

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5^{ÈME} ANNÉE, N° 217. — SAMEDI, 30 JUIN 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



VICTORIA, VEUVE DE FEU L'EMPEREUR FRÉDÉRIC III

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 JUIN 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Nos gravures. — Les poésies posthumes de Victor Hugo. — Poésie : consolation, par Marie Ange. — En passant, par Hermance. — Crédulité des esprits forts. — La science amusante. — Etymologie, par Hector Servadec. — Un manuel du savoir-vivre. — Connaissances utiles. — Musique. — Feuilletons.

GRAVURES : Victoria, veuve de l'empereur Frédéric III. — Le prince Lucien-Napoléon Bonaparte. — Espagne : le roi Alphonse XIII et la reine-régente à la cérémonie de l'inauguration de l'exposition universelle de Barcelone. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

CINQUANTE-ET-UNIÈME TIRAGE

Le cinquante-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de juin), aura lieu SAMEDI, le 7 JUILLET, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



PAUVRE France !

Je viens de lire ces deux mots dans un article publié dans un des derniers numéros du MONDE ILLUSTRÉ, signé A. de Mortemart, et je m'étonnais qu'un de Mortemart s'exprimât ainsi, mais quand j'ai appris que ce n'était qu'un nom de plume, tout s'est expliqué ; ce n'était plus un de Mortemart qui parlait.

Cependant, comme cette expression reparait de temps en temps dans des écrits quelconques, je tiens à protester contre son emploi.

Pourquoi, pauvre France !

Pauvre, en quoi ? En intelligence, en argent ? Sous quel rapport, pauvre ?

La France a de l'esprit à en revendre à toutes les nations, à toutes les planètes, à tous les mondes stellaires.

De l'argent ? elle en a à prêter à tous les peuples. Hier, elle a prêté trois millions et demie de piastres au Canada, elle est prête à lui offrir trente millions.

De l'argent ? alors qu'elle était à terre, sous l'épée d'un teuton victorieux de hasard, elle a trouvé à emprunter plus d'or même qu'il n'en existe sur toute la terre.

Voulez-vous parler morale ?

Regardez tous les peuples : l'Allemagne démoralisée, l'Angleterre déplorant elle-même ses ex-

cès immoraux, la Russie épouvantée par le nihilisme, l'Italie effrayée de sa corruption, l'Autriche demandant des réformes, les Etats-Unis en proie avec l'alcoolisme ; en vérité, qui donc est plus moral, quelle nation est plus morale, quel pays a le clergé le plus pur ?

France ! France !! Toujours toi !!!

. Comme j'ai l'honneur d'être aussi démocrate que le plus pur Canadien du Canada, je suis essentiellement autocrate à mes heures, et c'est pourquoi je rêve parfois de dictature absolue, aussi absolue que possible.

Or, si j'étais dictateur, non pas à la Boulanger, mais à la Napoléon, je décrèterais bien des choses.

Certes, je ne dirais pas cela à tout le monde, mais, entre nous, on peut bien se parler de temps en temps à gilet déboutonné, et c'est pourquoi je ne me gêne pas de dire ce que je pense dans notre cercle.

Si j'étais dictateur !

Si je l'étais, je défendrais à quelque Français que ce soit de jamais écrire ces deux mots : Pauvre France ! mais j ne m'en tiendrais pas là, j'obligerai tous les écrivains français à dire tout le bien possible de la France, et le premier porte-plume qui se permettrait de dire le contraire serait certain de coucher à l'ombre le soir même.

C'est ainsi qu'il faut parfois entendre la liberté de la presse.

Une maxime orientale dit que le présent est le fils du passé et qu'il a bien des traits de son père.

Parbleu ! c'est parfaitement vrai, et c'est pourquoi les fils ont grand tort de renier leur ressemblance.

Cette pensée, cependant, ne me satisfait pas entièrement, et, au risque de vouloir paraître poser, je dirai que le passé n'est fait que de *morceaux du présent* et que le présent a toujours du bon.

Il est évident que le rôle de ceux qui se contentent de débâter sur le présent est bien facile, ce n'est pas nouveau, on a toujours fait la même chose, on suit l'ornière, mais on casse souvent les roues et on se relève content.

Ceci est le rôle des faibles, des impuissants, des vieux, qui se contentent de parler.

Faites donc comme Béranger, chantez, mais ne pleurez pas.

. Le portrait du prince Roland Bonaparte est publié dans une autre page, et vous avez ailleurs des détails biographiques sur ce cousin qui vient visiter la Nouvelle France, mais il est un point que je désire vous signaler en passant.

Notez que si je l'appelle cousin, c'est d'abord parcequ'il est Français—bien que nous le fussions avant lui, puisque la Corse, son pays d'origine, n'a été réunie à la France que quelques mois avant la naissance de Napoléon 1^{er} (j'allais dire Napoléon unique)—et parce qu'il n'a aucune prétention au trône qui, du reste, n'est pas vacant.

Roland Bonaparte est un bon Français qui semble donc ne pas rêver de pourpre impériale ; c'est un homme intelligent qu'une mesure préventive, très peu justifiée, à mon avis, a fait rayer des rangs de l'armée française à laquelle il faisait honneur, et qui voyage, voulant ainsi faire mentir la stupide définition disant « qu'un Français est un homme qui porte des moustaches et ne connaît pas la géographie. »

Mais, j'arrive à mon point et le voici :

Dans ses voyages, disait en 1886 son secrétaire, M. Roger de Beauvoir, il s'occupe de l'histoire militaire et suit, sur tous les champs de bataille, la marche des armées de la Révolution et de l'Empire. Il a même été arrêté récemment, comme espion militaire, par la police italienne, alors que, carte en main, il étudiait sur place une des batailles de l'immortelle campagne de 1800. Naturellement il fut relâché dès qu'il eut fait connaître son identité et cordialement accueilli par les officiers italiens.

Que voulez-vous ? on en est encore là, en Italie, on se défie des Français qui ont fait ce royaume, toujours ingrat envers la France !

. J'ai nommé Béranger tout à l'heure et ceci me remet en mémoire un souvenir d'un aïeul du prince Roland Bonaparte.

Le prince de Canino, Lucien Bonaparte, frappé

du patriotisme de Béranger lui abandonna le traitement — douze cent francs — auquel lui donnait droit son titre de membre de l'Académie, et l'illustre chansonnier français lui en garda reconnaissance jusqu'à son dernier soupir.

Au reste, ce bon Lucien Bonaparte, tout en admirant son frère, Napoléon 1^{er}, ne partageait pas toujours ses idées et on l'a même *accusé*, si tant est que cela puisse être une accusation, d'être un peu démocrate, pas autant que nous le sommes, l'époque était réfractaire, mais il avait un vague soupçon de la liberté des peuples du Nouveau-Monde.

Inutile de vous dire qu'avec des idées aussi justes, il n'est arrivé à rien qu'à être tenu dans l'ombre la plus obscure pendant le règne de son illustre frère, tueur de chrétiens.

Les fils de Lucien Bonaparte n'ont point dérogé, ce sont des hommes de science, des penseurs, des savants qui sont persuadés de cette idée que l'on peut être utile à son pays de plusieurs manières.

. Ce mot de tueur me rappelle une nouvelle méthode de tuer adoptée récemment dans l'Etat de New-York.

Dé-ormais, on ne pendra plus là-bas, on électrisera... jusqu'à ce que mort s'en suive.

Messieurs les assassins, comme les appelait Alphonse Karr, ont droit à tous les égards possibles, on leur épargne la souffrance, on a trouvé qu'il était surhumain de les faire torturer quelques minutes au bout d'une corde, et on donne gratuitement un billet de passage, première classe, pour l'éternité, avec toutes facilités de partir avec un permis d'entrer au paradis après conversion.

Qu'ils sont heureux, ces assassins !

Le terme de leur vie est assuré, le genre de mort est des plus doux, ils ont toute liberté de se convertir, ils savent quand ils doivent entrer dans le séjour des élus, ils sont assurés d'avance d'un article de journal, ils sont sûrs de ne pas crever de faim, leur cercueil est payé par l'Etat, ils ont la certitude que des gens très honorables assistent à leurs derniers moments, que des médecins s'assurent, après autopsie, qu'ils ne sont pas morts de la diphtérie, que des prières seront dites pour le repos de leur âme, etc.

Ah ! mes amis, quelle belle mort que celle de l'assassin !

Et c'est celle que je vous souhai... Ah ! mais, je me blouse, je me laisse emballer... non, je ne vous la souhaite qu'à demie et à condition que vous ne m'assassiniez pas.

NOS GRAVURES

LE PRINCE ROLAND NAPOLÉON BONAPARTE

Le voyage du prince Roland excite au Canada un vif intérêt. Après s'être arrêté à New-York, où il a présidé le Congrès d'Anthropologie, le prince est allé à Washington rendre visite au président Cleveland. Depuis plusieurs jours, nous avons le plaisir de le compter parmi nos hôtes, et nous sommes heureux de lui souhaiter la bienvenue.

Petit-fils de Lucien Bonaparte, frère de Napoléon 1^{er}, le grand empereur, le prince est âgé de trente ans. Il a été un des plus brillants élèves de l'école militaire de Saint-Cyr, d'où il est sorti un des premiers sur une promotion de quatre cent.

Il a été rayé des cadres de l'armée par application de la loi votée en 1886, laquelle interdit aux membres des familles ayant régné en France de servir dans les armées de terre et de mer.

Le prince est membre des Sociétés de Géographie, d'Anthropologie et de Statistique de Paris ; de la Société d'Economie Sociale, fondée par M. Le Play ; des Sociétés de Statistique et d'Anthropologie de Londres ; du Club Alpin Français ; du Cercle Saint-Simon ; de l'Association Française

pour l'avancement des Sciences, etc. Le prince Roland a publié : *Les habitants de Surinam*, notes recueillies à l'exposition coloniale d'Amsterdam, en 1883 (Paris, 1884, in-4^o, avec cartes coloriées, 61 photographies et 13 chromo-lithographies ; *Les premières nouvelles concernant l'éruption du Krakatoa en 1883*, dans les journaux de l'Insulinde (Paris, 1884, in-8^o), avec carte coloriée ; *Les premiers voyages des Néerlandais dans l'Insulinde [1595-1602]* (Versailles, 1884, in-4^o, avec carte coloriée ; *Les derniers voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée* (Versailles, 1885, in-4^o), avec carte coloriée ; *Les récents voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée* (Versailles, 1885, in-4^o), avec carte coloriée ; *Le fleuve Augusta* (Paris, 1887, in-4^o), avec carte coloriée ; *Note on the Lapps of Finmark*, en anglais, reproduction d'une lecture faite devant l'Institut Anthropologique de Londres (Paris, 1886, in-4^o). Le prince Roland Bonaparte a collaboré, en outre, à divers ouvrages français et étrangers : la *Revue Internationale de Géographie*, de G. Renaud ; l'*Exploration*, la *Revue Géographique*, de Dupeyron ; la *Nature* ; les *Proceedings*, de la Société d'Anthropologie de Londres ; les *Mitteilungen*, de Petermann, etc.

Le prince Roland Bonaparte est accompagné de M. de Beauvoir, son secrétaire, et de M. Escard, son bibliothécaire, auxquels nous souhaitons également la bienvenue.

Ces messieurs nous ont dit que le prince était enchanté de son voyage aux Etats-Unis et en Canada. Il a admiré les institutions américaines qu'il a eu l'occasion de visiter, et il a été émerveillé des progrès de l'industrie du Nouveau-Monde.

VICTORIA, VEUVE DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC III

C'est le 25 janvier 1858 que feu l'empereur Frédéric III avait épousé Victoria-Adélaïde-Marie-Louise, princesse royale de la Grande-Bretagne et d'Irlande, née le 21 novembre 1840, fille de la reine d'Angleterre. Par ce mariage les deux principales puissances protestantes d'Europe se sont unies, mais l'Angleterre se montra peu satisfaite et l'on épargna point les prédictions sinistres. On estimait que, pour une princesse royale des Îles-Britanniques, c'était déchoir ou presque se mésallier que d'accorder sa main à un cadet de la maison de Hohenzollern, issu d'un hobereau des Marches de Brandebourg.

Quelque beau et avenant que fut le jeune époux, on ne se cachait point pour dire qu'il était de lignée inférieure et qu'on lui avait fait grande grâce de descendre jusqu'à lui. On plaignait la jeune fille et l'on déplorait le sort qui l'attendait, car, dans la vie un peu étroite de Berlin, elle ne retrouverait point les largeurs de l'existence anglaise, et les promenades au Thiergarten ne lui feraient point oublier les ombrages de Windsor.

L'indépendance de son caractère et l'influence de ses premières années l'ont seule empêchée de s'assimiler les coutumes mesquines qui dominaient alors à la cour de Berlin et l'ont tenue en dehors de cette sorte de servilisme officiel auquel elle échappait par le fait même de sa naissance.

En qualité d'Anglaise, la princesse ne trouvait de charme qu'aux choses d'Angleterre ; sous ce rapport, elle n'échappait point aux préjugés de ses compatriotes : depuis la forme du gouvernement jusqu'à la forme des bonnets, elle n'estimait que les formes britanniques et ne le dissimula pas assez. Volontiers elle souriait des usages de la Cour, conservant, comme malgré elle, une expression ironique, répondant avec déférence et montrant trop qu'elle n'obéissait qu'aux devoirs de sa situation. Elle avait toujours l'air de supporter les Allemands plutôt que de les accepter, elle s'en gaussait dans l'intimité, les trouvant lourdauds, guindés dans leur servilité, bons à faire des fantassins et incapables de s'approprier l'élégance du dernier gentleman anglais. Cela non plus ne se pardonne pas, et le dédain est une flèche barbelée qui reste dans la blessure.

On peut dire, sans exagération, que c'est contre elle que toute précaution a été prise par le prince de Bismarck. C'est certainement dans son intérêt personnel, mais c'est aussi pour repousser toute ingérence de la princesse Victoria qu'il a chamberé le vieil empereur, l'entourant de ses

propres partisans, dévoués à sa politique, c'est-à-dire à sa domination, en les choisissant avec soin parmi ceux que l'on nommait les adversaires de la petite cour de Potsdam. Lorsque l'on parlait de la princesse royale aux personnages des entours impériaux, on les voyait lever les yeux au ciel, pousser des soupirs et secouer la tête avec douleur.

Le ressentiment éprouvé par le prince de Bismarck et par ses dévôts contre l'impératrice a pénétré dans le peuple. La populace de Berlin, ignorante, crédule et bête comme toutes les populations, troublée des malheurs qui semblent s'acharner contre sa maison souveraine, s'en va répétant : " C'est la faute de l'Anglaise, c'est la faute des Anglais " La maladie et la mort du Kronprinz, la fin depuis longtemps prévue d'un empereur nonagénaire, on fait tout retomber sur la princesse Victoria et sur le docteur Mackensie : c'est une supprime injustice. Si Frédéric III a pu monter sur le trône, il le doit à l'énergie de sa femme et aux soins que lui a donnés le médecin anglais, si cruellement accusé par ses confrères d'Allemagne.

L'EXPOSITION DE BARCELONE

La grande salle des fêtes du Palais des Beaux-Arts de Barcelone (Espagne) offrait, le jour où fut inaugurée l'Exposition Universelle, un spectacle que nul n'oubliera parmi ceux qui le virent, et que reproduit si fidèlement notre gravure. Quoi de plus curieux, en effet, que cet enfant de deux ans, entouré de tout l'apparat de sa royauté, recevant l'hommage de ses sujets. Au fond d'un vaste quadrilatère, le roi Alphonse XIII est assis dans un grand fauteuil en velours rouge, dont le dossier est surmonté d'une couronne. Sa minuscule Majesté est vêtue de blanc ; elle porte un immense chapeau rond, chargé de plumes, et son cou est orné d'une collerette Louis XIII.

Derrière le fauteuil du roi, s'élève un dais en soie blanche, brodé de fleurs de lis d'or et orné, au centre, des armes d'Espagne et de Bourbon. Cette tenture est elle-même encadrée dans des rubans rouges, dont les larges plis retombent de chaque côté du trône.

Notre gravure représente le moment où, devant le roi, assis dans son fauteuil, l'alcade-mayer de Barcelone prononce son allocution. Les deux sœurs du roi, la princesse des Asturies, âgée de huit ans, et l'infante Marie-Thérèse, qui en a cinq, vêtues l'une et l'autre de toilettes blanches fort simples, sont assises sur des coussins devant le fauteuil royal.

La nourrice est placée à droite d'Alphonse XIII. Elle est vêtue de satin rouge, ornée de dentelle en fils d'or ; un foulard rouge lui entoure la tête. A gauche du roi se trouve Sa Majesté, la reine régente d'Espagne, dont la toilette en soie noire, relevée de parements au corsage et à la jupe de broderies d'or et d'argent, et le chapeau en filigrane d'or, sont d'une simplicité et d'un goût exquis. Elle tient à la main un éventail noir.

De chaque côté de ce groupe ont pris place le duc d'Edimbourg, le duc de Gênes, les membres de la famille royale, les chefs de l'armée, les ministres, etc., en grand uniforme, dont l'éclat faisait un contraste très curieux avec le petit roi, qui est en blanc dans son vaste fauteuil.

Donnons ici ce détail, qui a son intérêt : les invitations avaient été faites au nom du roi et de la reine-régente. En outre, les hallebardiers, qui se tenaient dans la salle où la cérémonie a eu lieu, avaient le chiffre d'Alphonse XIII brodé sur l'épaule.

NOTES ET IMPRESSIONS

Soyons forts, nous aurons le droit d'être moins susceptibles.—PAUL DE CASSAGNAC.

Le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup.—LAMENNOIS.

Les nations sont femmes par la névrosité et les affolements.—G.-M. VALTOUR.

Le gandin est un fils de bourgeois qui veut trancher de l'élégant et coupe dans l'imbécile.—JULES CLARETIE.

LES POESIES POSTHUMES DE VICTOR HUGO

La nouvelle œuvre inédite de Victor Hugo, depuis si longtemps annoncée : *Toute la Lyre*, vient de paraître à Paris. C'est bien toute la lyre, et c'est toute la vie du poète que ces deux volumes dont les pièces ont été réunies par les soins de MM. Vacquerie et Meurice. Il y a des vers de 1827 et il y en a de 1880. Victor Hugo est là tout entier, depuis l'âge d'homme jusqu'à la mort.

Nous en détachons trois pièces qui donneront une idée de la grande variété du livre. Dans la première partie se trouve ce morceau exquis sous le titre : *Quatre heures du matin* :

Hommes ! voici mon Dieu qui sourit. L'aube éveille
Le ciron, la fourmi, la fleur des prés, l'abeille,
Les nids chuchotants, les hameaux,
La forêt aux profonds branchages, les campagnes,
L'Océan, le soleil derrière les montagnes,
Mon âme derrière les maux.

Mon Dieu rêve. Il construit le lys dans le mystère ;
Son doigt aide la taupe à faire un trou sous terre ;
Il peint les beaux rosiers vermeils ;
Toute l'immensité, sur son œuvre courbée,
Contemple ; il fait, avec l'aide d'un scarabée,
L'admiration des soleils.

Vos énormes vaisseaux, qui vont sous les étoiles,
Embarrassant les vents dans leurs gouffres de voiles,
Monstres que l'homme impose aux mers,
Fatiguant de leur poids la bise exténuée,
Et traînant dans leurs flancs chacun une nuée
Plaine de foudres et d'éclairs.

Vos canons, vos soldats dont la marche olympique
D'un coin de terre obscur fait une plaine épique,
Vos drapeaux aux plis arrogants,
Vos batailles broyant les moissons, vos tueries,
Vos carnages, vos chocs et vos cavaleries,
Aigles de ces noirs ouragans,

Vos régiments pareils à l'hydre qui serpente,
Vos Austerlitz tonnans, vos Lutzen, vos Lépante,
Vos léna sonnant du clairon,
Vos camps pleins de tambours que la mort pâle éveille,
Passent pendant qu'il songe et font à son oreille
Le même bruit qu'un moucheron.

Voici un tableau charmant pris dans un cimetière :

Je priais, recueilli dans ma pensée intime,
Le cimetière est doux au deuil silencieux
A cette heure où le soir ineffable et sublime
Vient à la paix des morts mêler la paix des cieux.

J'entendis qu'on marchait, je levai les paupières.
Le vent remuait l'herbe autour des crucifix,
Et je vis à pas lents venir parmi les pierres
Un aïeul par la main menant son petit fils.

Emu, j'interrompis mes funèbres extases,
Pour les suivre des yeux et tout bas les bénir.
Un vieillard ! un enfant ! ô mystérieux vases !
L'un rempli du passé, l'autre de l'avenir !

Cette petite main dans cette main débile
Me rappelait des jours enfuis, des jours meilleurs.
Le vieillard, par moments, s'arrêtant, immobile,
Regardait les tombeaux, l'enfant cherchait des fleurs.

Ecoutez maintenant cette description de la tempête :

Le vent hurle, la rafale
Sort, ruisselante cavale,
Du gouffre obscur,
Et, hennissant sur l'eau bleue,
Des crins épars de sa queue
Fouette l'azur.

L'horizon que l'onde encombre,
Serpent au bas du ciel sombre,
Court tortueux ;
Toute la mer est difforme,
L'eau s'emplit d'un bruit énorme
Et monstrueux.

Le flot vient, s'enfuit, s'approche
Et bondit comme la cloche
Dans le clocher,
Puis tombe et bondit encore ;
La vague immense et sonore
Bat le rocher.

La mer chante un chant barbare,
Les marins sont à la barre
Tout ruisselants ;
L'éclair, sur les promontoires,
Eblouit les vagues noires
De ses yeux blancs.

Les marins qui sont au large
Jette tout ce qui les charge,
Canons, ballots ;
Mais le flot gronde et blasphème :
—Ce que je veux, c'est vous-même
O matelots !



LE PRINCE ROLAND-NAPOLÉON BONAPARTE, ACTUELLEMENT À MONTRÉAL.



ESPAGNE. — LE ROI ALPHONSE XIII ET LA REINE RÉGENTE À LA CÉRÉMONIE D'INAUGURATION DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE BARCELONE



CONSOLATION

Oh ! relève ton front qu'incline la douleur ;
Va, je les ai compris les soupirs de ton cœur.
Pourquoi me dérober la peine qui t'opresse ?
Viens, pour te consoler, je m'offre avec tendresse.

Naguère tout ton ciel était d'or et d'azur ;
Les roses couronnaient ton jeune front si pur ;
Tu recevais à flots les dons de la richesse,
Et ton cœur généreux secourait la détresse.

De doux chants égayaient ton beau nid paternel,
Ta lèvres enfin jamais n'avait goûté le fiel.
Tous les jours de ta vie étaient remplis de charmes ;
A peine savais-tu le langage des larmes.

Quand sur ton seuil, un jour, vint l'ange des douleurs ;
Il te couvrit de l'aile, et versa bien des pleurs.
Du calvaire, en tremblant, il t'offre le calice,
Et tu bus à longs traits, tu bus le sacrifice.

Comme une onde entraînant des débris précieux,
Tu vis fuir un par un tes jours les plus heureux,
Quoi ! dans un seul instant une liqueur amère
Avait rempli la coupe ? ... Oh ! l'étrange mystère !

Aimable et tendre amie, ah ! ne t'attriste pas :
Apprends que tout bonheur, toute joie ici bas,
N'est qu'une belle fleur que le matin fait naître,
Mais que le soir hélas ! souvent voit disparaître.

Apprends qu'il est des jours tout pétris de douleurs ;
Qu'il faut marcher sur terre en épanchant des pleurs,
Que l'on ne peut voguer sur l'océan du monde,
Sans avoir à lutter contre le flot qui gronde.

Apprends qu'il faut à l'homme une croix pour marcher,
Et conduire ses pas dans son obscur sentier ;
Que c'est en modulant des hymnes de souffrance
Que l'âme arrive au port des saintes jouissances.

MARIE ANGE.

EN PASSANT

QUELLE sale besogne qu'un déménagement !
Quelle catastrophe, quel terrible désastre !
Ils pouvaient bien rire, ceux-là qui
nous ont aidés à transporter nos po-
tiches, nos glaces et tous les riens qui ne
peuvent être confiés à des mains rudes, ils pou-
vaient bien être gais, eux, certains de trouver à
l'heure du repas une table dressée, à l'heure du
coucher un lit propre et moelleux ; mais nous,
pauvres victimes de propriétaires inhumains ou
d'événements incontrôlables, nous qui voyions
jeter nos meubles, nos bibelots précieux péle-mêle
au milieu de la poussière oubliée par les derniers
locataires—gens toujours peu scrupuleux—nous
qui n'avions rien à peine à se mettre sous la dent,
nous qui avions à travailler rudement pour
étendre nos membres perclus, moulus, brisés, sur
un méchant grabat, nous... pauvres nous ...

Si j'avais quelque ennemi connu dont je vou-
drais tirer parti, je lui souhaiterais un déména-
gement. Je le croirais suffisamment puni et me
sentirais amplement vengée de toute rancune,
haine ou jalousie.

J'ignore encore quelle sympathie j'éveille chez
mes nouveaux hôtes, et s'ils seront en bonne ou
méchante humeur quand ces lignes leurs tomberont
sous la main, mais je fais promesse solennelle
de ne plus déménager qu'une seule fois dans
ma vie : le jour où je me marierai.

Vous me direz que je cours grand risque de ne
déménager jamais. J'en rends grâce au ciel... et
au mari qui ne vient pas.

Aussi, vous ne savez pas que nous en sommes
à nos premiers beaux jours, que nous commen-
çons seulement à se sentir chez nous quelque peu
dans ce domicile frotté, brossé, écuré.

Jusqu'à aujourd'hui, j'ai dû faire ma correspon-
dances sur le bout d'une table boiteuse et au tin-
tamarre d'une demi-douzaine de voix jabotant à
qui aurait le dessus. Mais ce soir, ma biblio-
thèque est en fête. L'ouvrier, que mes intimes
connaissent bien, y a mis une dernière main, et
rien ne reste plus des égratignures, des rudesses
que lui ont faites subir les vilains hommes qui
l'ont transportée.

En m'installant dans mon bon fauteuil, comme

durant le bon temps où on ne déménageait pas,
je pense à mes amis du MONDE ILLUSTRE et un
peu aussi à la petite mansarde que j'ai quittée.
Tout est plus gentil ici et de beaucoup, mais... Il
y a pour moi au fond de toute chose qui tombe
un regret que je ne m'explique pas. Je voudrais
tout tenir et ne laisser rien jamais sur la route.
« Qui trop embrasse, mal étreint », me souffla ma-
licieusement mon amie Mignonne. Qu'importe
ce qui vient si ce qui passe arrache des larmes !
Un soir du commencement d'avril, j'étais pen-
sive à l'étroite lucarne dont je garde si tendre
souvenir. Mes voisins recevaient Au milieu
du silence profond d'une nuit avancée, une voix
pleine d'harmonie, de sympathie et de douceur,
arriva avec ces mots jusqu'à mon oreille :

Oh ! c'est si triste un beau rêve qui tombe !

On chantait avec expression, avec âme. Le reste
se perdit pour moi.

Oh ! c'est si triste un beau rêve qui tombe !

répétais-je plusieurs fois. Cette phrase m'avait
remuée.

Mes chers lecteurs, mes bonnes lectrices, tous
et toutes tant que nous sommes, nous bâtissons
des rêves, nous élevons des châteaux, nous souf-
flons des bulles qui miroitent à nos yeux leurs
plus belles couleurs. Là, franchement, n'avez-
vous jamais pleuré, n'avez-vous jamais senti au
cœur un serrement étrange en voyant le rêve
s'éteindre, le château crouler, la bulle disparaître
emportant avec elle un monde d'espérances ra-
dieuses ?

Je vous connais comme je me connais moi-
même. Si enchanteur que soit l'inconnu, si carres-
sant qu'apparaisse le magique *demain* ouvrant ses
bras, nous aimons l'illusion qui nous berce, qui
nous va échapper, nous donnerions des milliards
pour garder sur notre cœur ce que nous y tenons
déjà.

Et si vous êtes assez heureux pour n'avoir
jamais rien perdu, quoique j'en doute, si tout a
été pour vous sourires, extases, jouissances, songez
que vous pouvez perdre sur l'instant même ce
que vous avez de plus cher, pesez bien que le
bonheur ici-bas tient à un fil, que tout est fugitif,
que tout s'envole, que nous ne sommes que de
pauvres oiseaux sur la branche, que notre sort est
incertain, que nous n'en sommes pas les maîtres,
qu'il nous le faut prendre tel qu'on nous le donne
et que nous n'y pouvons rien.

Pensez à tout cela ; c'est moi qui vous le dis.
Et vous verrez retournant en tous sens l'inson-
dable problème de l'existence, cherchant le mot
impossible de l'énigme qui nous mène, vous ver-
rez si ce que l'on possède ne vaut pas dix fois ce
que l'on peut attendre, si la douce médiocrité ne
vaut pas l'éclatante fortune, si un bonheur paisi-
ble, modeste et sans bruit ne vaut pas un luxe
bruyant où tous les curieux peuvent se repaître.

Vous trouverez, et avec raison, que c'est une
dissertation pour prouver peu de chose. N'en
jasez pas si haut : je vous le donne gratis.

* * *

A la fin de l'année de grâce mil-huit-cent-
quatre-vingt sept, on lisait dans un de nos grands
journaux les mieux faits, le pompeux article que
je vous veux rappeler :

Imposante cérémonie religieuse.—A Saint... le...
le 22 courant, eut lieu une imposante cérémonie reli-
gieuse. M. X. X., fils de feu X. X., écrivain, notable de
cette paroisse, conduisait à l'autel Mlle Z... L'église
avait été décorée pour la circonstance. L'autel se dé-
robait sous une profusion de fleurs naturelles et arti-
ficielles.

De riches banderolles aux couleurs multicolores
partaient de la voûte et venaient se rejoindre en une
couronne magnifique suspendue au-dessus de l'heu-
reux couple. La bénédiction nuptiale fut donnée par
le frère du marié, le Rév. M. Avant de recevoir
leurs solennels engagements, ce révérend monsieur fit
aux futurs époux une touchante allocution sur la
sainteté du sacrement qu'ils allaient recevoir et sur
les grands devoirs qui incombent aux époux. En
termes émus, il les invita à s'unir à lui pendant qu'il
allait offrir le saint sacrifice, afin que Dieu bénisse leur
union.

Après cette touchante cérémonie, l'heureux couple,
aux sons harmonieux de la musique et des cloches
qui célébraient cet événement par de joyeuses volées,
reprit le chemin de leur demeure, au milieu de leurs
parents et amis accourus pour prendre part aux ré-
jouissances nuptiales.

N'est-ce pas que c'est alléchant ! N'est-ce pas
que cette imposante cérémonie religieuse ne ressem-
blait en rien à celles qui se multiplient chaque
jour au pied de nos autels ?

J'ai usé des ciseaux pour détacher cette perle
du journal sérieux qui l'a servie à ses lecteurs, et
je l'ai précieusement enchassée dans un album :
je viens de me donner le plaisir de la contempler
une seconde fois.

Êtes-vous là, mes bons amis du MONDE ILLUS-
TRÉ, êtes-vous là ? Une idée me vient...

Si jamais le destin capricieux veut que je m'é-
gare dans la barque de l'hyménée, j'aimerais qu'il
se trouve parmi vous à l'église quelque témoin
assez ému pour raconter sans rire, comme plus
haut, le côté solennel de l'affaire. Je veux qu'on
me serve un article aussi ronflant, un compte-
rendu aussi exact, qu'on n'oublie rien ! Qu'on
mentionne, et les fleurs naturelles et les fleurs
artificielles, s'il s'en trouve ; les sons harmonieux de
la musique, les cloches galantes célébrant cet événe-
ment par de joyeuses volées ; qu'on parle surtout
de l'heureux couple d'une heure qui n'a pas encore
eu le temps de s'égratigner ou d'échanger des
taloches, qu'on appuie fort sur l'heureux couple
prenant le chemin de ses pénates, au milieu des
parents et amis accourus pour prendre part aux
réjouissances nuptiales.

En un mot, je veux ce jour-là être royale-
ment traitée à l'insar de l'heureux couple de l'année de
grâce mil-huit-cent-quatre-vingt-sept.

Sûre de votre parole, mes amis, je vous fais ma
plus gracieuse révérence.

St. Maurice

CRÉDULITÉ DES ESPRITS FORTS

OU PERSONNE N'EST PLUS CRÉDULE QUE LES
INCRÉDULES

IL est des hommes soi-disant esprits forts,
qui détestent en tout l'obéissance, et qui,
se faisant gloire de regarder comme des
puérilités ce qu'ils ne comprennent pas.
Un jour par exemple de l'abstinence du ven-
dredi : « Nous ne sommes pas du monde des in-
crédules », disent-ils.

Incrédules les plus crédules, a écrit un grand
homme. Vous allez en avoir la preuve :

Un vendredi de cette année, je dînais à l'au-
berge avec une omelette et des légumes ; et, près
de moi, deux commis voyageurs s'étaient fait
servir un excellent rôti. C'étaient deux bons
convives, à la moustache frisée, buvant bien, par-
lant haut et commandant aux garçons de l'auberge
avec un sans-gêne impérieux, qu'ils prenaient
pour de la dignité et les témoins pour de l'imper-
tinance. Ils s'aperçurent que j'avais la manie de
faire maigre ; et, sans doute, pour me donner une
leçon indirecte, ils disaient :

—Qu'une tranche de gigot est bonne le ven-
dredi ! Peut-on être assez sot pour faire maigre,
et est-il bien convenable qu'un tel préjugé ait
duré si longtemps !

—Croiriez-vous, mon cher, reprenait l'autre,
que ma bonne vieille mère, qui était d'ailleurs
une sainte et digne femme, me forçait à faire
maigre quand j'étais enfant ? Mais quand on
avance dans la vie, on voit bien que le gigot est
aussi bon le vendredi que le dimanche, et on se
débarrasse de toutes ces dévotions.

Le dessert étant venu, puis le café, puis la li-
queur, puis le cigare. Un garçon s'approche :

—Monsieur, dit-il à l'un des dîneurs, je vous ai
dit que la chambre n° 15, où vous êtes, est rete-
nue pour ce soir, et je viens vous prier d'en
prendre une autre si vous ne partez pas aujour-
d'hui.

—Je vous ai dit, garçon, que je ne voyageais
jamais un vendredi. Je reste donc...

—Pourquoi donc, dit l'autre commis, ne voya-
gez-vous pas un vendredi ?

—C'est mon idée... cela me contrarie... jamais
je ne me suis en route un vendredi, cela porte
malheur ; ne m'en parlez pas, cela me contrarie.

Mais, garçon, quelle chambre allez-vous me donner ?

— Monsieur, il ne reste que le n° 13.

— Le n° 13 ! Je n'en veux pas du n° 13 ; j'aimerais mieux coucher dehors.

— Ah ça ! qu'est-ce que vous a fait ce n° 13 ? Est-ce que vous ne dîneriez pas si nous étions treize ? demanda le plus brave des deux convives.

— Ne m'en parlez pas... Cela me contrarie... Cela porte toujours malheur, le n° 13... A table, je ne dis pas, on se force pour manger... Mais coucher au n° 13... jamais, jamais... Il ne fait pas beau ce soir, c'est égal, j'aimerais mieux aller coucher dehors.

— Monsieur, lui dis-je alors en me tournant vers lui, j'ai... la sottise de ne point trouver bon le gigot le vendredi, mais je n'ai point... l'esprit assez fort pour avoir peur d'un numéro ni d'un jour de la semaine. La chambre n° 15 est à moi, prenez-la, monsieur ; je suis chrétien et catholique, je dois être charitable. J'irai digérer mon omelette à votre n° 13. Désormais, monsieur, vous vous rappellerez que vous avez été bienheureux de rencontrer un catholique faisant maigre pour vous empêcher d'aller coucher dehors par une pluie battante, ou de mourir de frayeur dans un bon lit bien chaud, qui avait le malheur de n'être pas numéroté à votre idée.

Qui fut penaud ? Je vous le laisse à penser. Mon esprit fort, qui ne croyait pas en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui croyait aux plus sottes superstitions, mon brave qui se moquait de Dieu et de l'Eglise, et qui avait peur du vendredi et du n° 13, ne savait pas quelle contenance tenir. J'eus pitié de lui, pris ma clef et mon bougeoir et allai à ce terrible n° 13 dormir d'un bon somme que je vous souhaite pour toutes vos nuits, ami lecteur.

JEAN PLUME.

SCIENCE AMUSANTE



LE PAPIER ÉLECTRISÉ

DAR un temps sec, frottez avec une brosse ou avec la main un morceau de papier léger ; il se trouvera électrisé au bout de peu de temps, et restera collé à votre main, à votre figure, à votre habit, sans que vous puissiez vous en débarrasser, tout comme si vous l'aviez enduit de colle.

Electrisez de même un papier épais, une carte postale, par exemple, et vous verrez que, ainsi que cela à lieu avec la cire, le verre, le souffre ou la résine, cette carte peut attirer les corps légers (débris de bouchons, moelle de sureau, etc.). Placez une canne en équilibre sur le dossier d'une chaise, et pariez que vous allez la faire tomber, sans y toucher, sans souffler dessus et sans toucher à la chaise.

Il vous suffira de faire bien sécher la carte devant le feu, de la frotter vigoureusement sur votre manche, et de la présenter à l'une des extrémités de la canne, qui la suivra comme le fer suit l'aimant, jusqu'au moment où, l'équilibre étant détruit, la canne tombera par terre.

Au lieu de canne, vous pourrez mettre en équilibre sur le dossier de la chaise une ligne à pêcher ou bien une de ces longues perches servant de manche aux balais dits *tête de loup* ; la tête de loup suivra de même la carte électrisée, et sa longueur rendra l'expérience facilement visible pour tout le monde.

ÉTYMOLOGIE

ALBION



An a dit et répété à satiété que l'île actuelle d'Angleterre et d'Ecosse avait porté le nom d'Albion. Ceci est à moitié conforme à la vérité. En effet, de temps immémorial, et tous les voyageurs anciens le disent, l'île de Bretagne a été divisée de l'est à l'ouest en deux grandes portions inégales, dont les fleuves de Forth et de Clyde formaient la limite commune. La partie du sud portait à l'occident le nom de Kymru (pays des Cambriens) et celui de Lloegr (pays des Logriens) l'orient. La partie du nord se nommait Alben ou Albion. Ce mot. Albyn en celte et Albania en latin, paraît se rattacher au radical Alp ou Alb, qui, dans la langue des Gaëls, s'applique aux lieux élevés, aux montagnes et aux collines. Albion, s'il vient du radical Alp ou Alb, voudrait donc dire région des montagnes. Une autre étymologie, moins répandue cependant, veut que le mot Albion tire son origine de la blancheur des rochers qui forment cette île. Quoiqu'il en soit, ce nom, appliqué à une partie de l'île de Bretagne, est d'origine très ancienne. Le carthaginois Himilcon, qui, selon quelques auteurs, vivait 1000 ans avant Jésus-Christ, parle des Albioniens. Plus tard, Aristote donne à cette contrée le nom d'Albion, et dit qu'elle existait par delà les Colles d'Hercule.

HECTOR SERVADEC.

UN MANUEL DU SAVOIR-VIVRE

Un professeur de chinois de l'Université d'Oxford, en Angleterre, sir James Legge, vient de publier un curieux monument de la littérature du Céleste-Empire : c'est le *Li-Ki*, ou "Règles du cérémonial," qui est l'ouvrage classique par excellence là-bas.

On sait quel rôle le cérémonial joue en Chine : l'homme est, en ce pays vieilli, enserré dans un réseau de rites et de règles qui l'emprisonne depuis ses premiers pas jusqu'à sa mort.

Il est curieux de voir, par le détail, alors qu'on savait d'une façon générale ce souci des convenances, jusqu'à quelles puérités descendent les usages chinois de politesse.

Voici, par exemple, ce qui concerne les visites : Lorsqu'il vient une visite, le maître de la maison sort au-devant de son hôte "qui refuse avec fermeté d'entrer le premier" ; le maître de la maison lui ayant fait un profond salut, ils entrent en même temps.

Quand ils ont passé la porte, le visiteur est de nouveau obligé par l'étiquette de refuser de monter l'escalier. Il se décide enfin, mais nouveau débat pour savoir qui montera le premier. Le maître de la maison n'arrive qu'après un long échange de formules consacrées à obtenir de son hôte qu'ils gravissent ensemble l'escalier.

Mais il faut que le visiteur parte du pied droit, sur la première marche, tandis que le maître de la maison part du pied gauche.

Des Chinois qui n'observeraient pas ces formalités, seraient considérés comme des gens de la plus déplorable éducation.

* * *

Si le visiteur est invité à dîner, l'usage veut qu'il reçoive en même temps de bons avis sur la manière de se tenir aux repas :

— "Ne mangez pas avec bruit ; ne croquez pas les os avec les dents ; ne buvez pas les sauces à longs traits."

Tout cela est dit avec gravité et reçu de même. Si le maître de la maison est un personnage d'importance et qu'il offre un fruit à noyau, l'invité doit mettre le noyau dans sa poche, "car il ne doit refuser aucun de ses dons."

Si l'on sert un melon, la manière de le découper varie selon la caste à laquelle on appartient. Le *Li-Ki* donne même des règles pour tuer ses ennemis à la guerre : dès qu'on croit avoir abattu un homme, il faut, un instant, se couvrir les yeux avec la main.

Dans l'ancien cérémonial, tout était si bien prévu qu'il y avait même une voiture spéciale pour venir annoncer les défaites !

L'apparence des sentiments est réglée autant que les gestes : ainsi, si, au cours d'une visite, on offre un rafraîchissement à son hôte, il doit boire la première coupe "d'un air grave et pénétré", et la seconde "d'un air content."

Mais c'est surtout en ce qui concerne le deuil que le *Li-Ki* contient des prescriptions étonnantes. Le chagrin doit atteindre son maximum d'intensité au retour de l'enterrement. Il faut citer cet étrange code, qui ne veut même point laisser sa liberté à la douleur.

"Quand un père vient d'expirer, le fils doit paraître tout à fait accablé, comme s'il ne savait plus où il en est. Quand le corps a été placé dans le cercueil, il doit jeter autour de lui des regards rapides et affligés, comme s'il cherchait quelque chose et ne pouvait pas le trouver. Quand l'enterrement a eu lieu, il doit avoir l'air agité et alarmé, comme s'il attendait quelqu'un qui n'arrive pas. A la fin de la première année de deuil, il doit avoir l'air triste et désappointé, et, à la fin de la seconde année, il doit avoir un air vague et inquiet."

Toutes ces pratiques ne sont-elles pas véritablement singulières ?

* * *

Il est encore de règle de se lamenter à une heure prescrite, et, à certains moments de se mettre la poitrine à nu et d'exécuter des sauts. Mais quand il s'agit d'un parent éloigné, le cérémonial permet de faire seulement semblant de sauter.

Le *Li-Ki* exige, d'ailleurs, que l'on soit consolé dans des délais prescrits par lui : il cite comme parfait exemple de bien-séance une femme, nommée King-Kiang, qui, ayant perdu son mari et son fils, pleurait son enfant jour et nuit et son mari le jour seulement.

Une irrégularité dans ces démonstrations du deuil est regardée comme une faute grave que le *Li-Ki* dit en propres termes : "Il vaut mieux ne pas porter le deuil du tout que de ne pas le porter de l'étoffe et de la forme convenables."

Le cérémonial, en Chine, est une religion : ce qui est vraiment extraordinaire, c'est la soumission de tout un peuple à ces règles, conservées intactes depuis deux mille ans !

CONNAISSANCES UTILES

Potage basque.—Faites cuire à l'eau des pommes de terre et des haricots blancs. Mélez ensuite à de l'échalotte hachée menue poireaux et fines herbes. Après trois heures d'ébullition, écrasez, passez à l'étamine et mouillez avec un court bouillon, mais de pain, laurier, fromage râpé, poivre et épices.

Cocombes à la crème.—Epluchez et videz des cocombes, coupez les en forme de dés ; faites-les blanchir à l'eau de sel ; égouttez-les ; jetez-les dans de l'eau froide ; faites-les sécher dans une serviette ; mettez-les ensuite, mais sans bouillir, dans une sauce faite avec de la crème, du lait, un morceau de beurre et un peu de farine, puis servez.

Soufflé au café.—Pour dix personnes : Mettez au feu une pinte de lait, une demi-livre de sucre blanc, une poignée de bon café fraîchement grillé, faites bouillir et laissez refroidir. Délayez peu à peu deux cuillerées de féculé, une pincée de sel fin, remettez sur le feu vif, remuez deux ou trois minutes jusqu'à ce que la bouillie devienne bien épaisse. (Il est bien entendu que vous avez retiré les grains de café avant de mettre la féculé.) Retirez votre bouillie du feu et laissez refroidir. (On peut la faire à l'avance.) Au moment de l'employer, mêlez-y 6 jaunes d'œufs, les 6 blancs que vous avez battus en neige, mêlez promptement le tout, versez dans un moule ou plat creux, mais profond etc., ne remplissez que jusqu'aux deux tiers ; enfournez à four bien chaud, laissez cuire 15 à 20 minutes ; une fois bien monté et de belle couleur, saupoudrez de sucre en poudre et servez chaud.

LA SAISON NOUVELLE

PAROLES ET MUSIQUE DE GUSTAVE PILLON

Allegro

p Voi - ci la sai - son nou - vel - le, Qui ra -
Rall.
mè - ne les beaux jours; Dans les bois, La tour - te - rel - le: Pré - pa -
Tempo
re son nid d'a - mours. La fil - let - te douce et pu - re! Sent aus -
si bat - tre son cœur; Et sur sa chaste fi - gu - re; Se ré -
flè - te le bon - heur. Et sur sa chaste fi -
gu - re: Se ré - flè - te le bon - heur.

C'est fête pour la jeunesse,
Au doux bruit d'une chanson;
Dans les champs, avec ivresse,
On danse sur le gazon,
Sur le tapis de verdure,
Le plaisir est sans égal;
Et la riante nature
Seule fait les frais du bal.

Sous la charmillle embaumée,
Loin des regards indiscrets;
Auprès de la femme aimée,
L'amant fait de beaux projets,
Dans cet endroit solitaire,
S'il obtient un tendre aveu;
Il est enchanté de plaire,
Sous la voûte du Ciel bleu.

L'habitude dans ce monde,
Est d'aimer le nouveau;
C'est ce qui fait qu'à la ronde
Tout changement paraît beau.
Sans critiquer mon semblable,
Sur ses goûts ou sa raison;
Je trouve tout respectable,
Et j'aime chaque saison.

CHOSSES ET AUTRES

—Le discours le plus éloquent d'une femme est: "Je t'aime." Celui d'un homme est: "Venez prendre quelque chose!"

—Il existe encore, en Virginie, une loi par laquelle un homme, s'absentant durant un mois d'aller à l'église, est passible d'une amende de cinquante livres de tabac.

COMMENT UNE FEMME MANGE.—On pourrait dire l'âge d'une femme à la façon dont elle se comporte à table. Les jeunes filles commencent à dîner au dessert. Les femmes de vingt ans se jettent sur les hors d'œuvre, les cornichons et la salade. A trente ans, on accepte un blanc de poulet, une aile de perdreau. A trente cinq ans, on arrive aux viandes noires, gigot, filet de chevreuil, etc. Enfin, quand vous voyez une femme manger du fromage....., ne cherchez plus son âge!

—Dans le canton catholique de Schewitz, j'ai entendu raconter cette jolie histoire suivante: Deux frères étaient en contestation pour une prairie inscrite à leur nom, dans le testament d'un de leurs oncles, mais avec des clauses si confuses que chacun d'eux croyait pouvoir légalement s'attribuer la possession de cette bande de terre. Un matin, le plus âgé dit: "Cher Frantz, il faudrait mettre fin à notre indécision pour accomplir la volonté de notre oncle. Veux-tu venir avec moi chez le juge? Nous lui montrerons le testament qui nous embarrasse. Il le comprendra mieux que

nous." "Non, répliqua Frantz. J'ai de la besogne qui me retient ici. Mais toi même, tâche de voir le juge, explique lui tes raisons et les miennes, et je m'en rapporte à ce qu'il te dira." "Soit," répliqua l'aîné. Le soir, il revient, et du plus loin qu'il aperçoit son frère, il lui crie: "Frantz, c'est fini. Je me trompais. La prairie est à toi."

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
N. 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Une offre extraordinaire à tous ceux qui désire de l'emploi

Nous avons besoin d'agents actifs et énergiques dans tous les comtés des Etats-Unis et du Canada, pour vendre un article breveté, (qui possède de grands mérites) sur ses mérites. Un article ayant une grande vente, rapportant plus que 100 pour cent de profit, n'ayant pas de compétition, et pour la vente duquel l'agent est protégé d'une manière exclusive que nous donnons pour chaque comté qu'il obtient de nous. Avec tous ces avantages et par le fait même que c'est un article qui peut être vendu à tous les propriétaires de maisons, il ne s'en peut être pas nécessaire de faire une offre extraordinaire à nos agents pour en obtenir de bons de suite, mais nous avons résolu d'agir de la sorte, afin de montrer non-seulement notre confiance dans les mérites de notre invention, mais dans la stabilité pour aucun agent qui en poussera la vente avec énergie. Nos agents qui travaillent maintenant gagnent de \$150 à \$300 par mois au-dessus de leurs dépenses, et

ceci nous encourage à faire notre offre à tous ceux qui n'ont pas d'emploi.

Tout agent qui voudrait donner un essai de trente jours à nos affaires et ne réussira pas à faire \$100 AU DESSUS DE TOUTES SES DÉPENSES, pourra nous renvoyer tout ce qu'il n'aura pas vendu et nous lui remettrons l'argent qu'il a payé pour. Il n'y a personne qui emploie des agents qui ait osé faire de tels offres, et nous ne le ferions pas, si nous savions que nous avons des agents qui font le double de ceci. Nos grands circulaires descriptifs expliquent notre offre au long et nous désirons envoyer ceux-ci à tous ceux qui sont sans emploi et qui nous enverront trois timbres de 1c pour frais de poste. Envoyez de suite et retenez l'agence en bon temps pour les affaires et mettez-vous à l'œuvre dans les conditions nommées dans notre offre extraordinaire.

NATIONAL NOVELTY CO.,
514, Smithfield St., Pittsburg, Pa

Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6 mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bordeaux (France), offre à des prix exceptionnels les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la pureté aussi bien que l'origine sont garantis.

VINS.—Vins rouges ou blancs depuis \$1 le gallon (en fûts de 12, 25 ou 50 gallons).

CHATEAU PICOURNEAU recommandé aux amateurs pour son délicieux bouquet, son parfum délicat (8 médailles d'or aux divers expositions européennes) depuis 1.50 le gal., suivant âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC (vins très-vieux), dont l'usage est recommandé aux personnes faibles ou malades, depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

BOURGOGNES si renommés du Clos des Moines (monopole de la maison Malvezin), depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

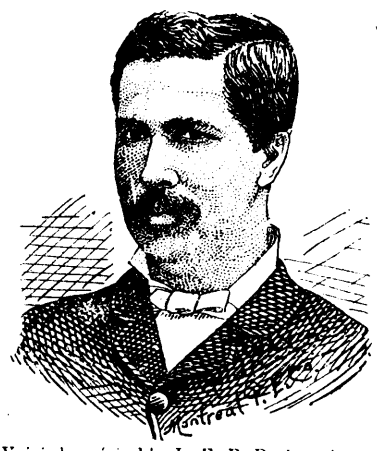
ALICANTE, PORTO, XÈRES, MALAGA, Madère, Muscat, Marsala, Pajorète, Tokcy, Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7 gal. depuis \$2,50 le gal.—Les célèbres Champagnes don Juan et Crème de Rose du Château de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay) marque préférée par toute l'aristocratie française, de la Grande Bretagne et des Indes, depuis \$12 la caisse.

SPIRITUEUX—Rhum blanc de Java en cruchon d'un 1/2 gallon, Cognacs et fin Champagne, depuis \$3.25 le gallon en petits fûts ou bouteilles.

FONTAINE RICHELIEU. — Magnifique fontaine en porcelaine décorée, sortant des usines de la maison Vicillard & Cie, de Paris. Splendide ornement pour bar, salle à manger, etc. La fontaine contenant vingt litres de vin d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au choix, 16 dollars.

Ordres respectueusement sollicités, promptement exécutés et échantillons envoyés sur demande.

A. BERLIN,
AGENT GENERAL POUR LE CANADA
243, RUE ST-ANTOINE



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été maade d'une démangeaison et d'arthrites aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.
No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

Charmante Attraction!

Pour se procurer les objets nécessaires pour dresser sa table avec goût, il faut aller chez DENEAU, au grand magasin de vaisselle



50 nouveaux services à dîner, plats et couleurs différents: 100 morceaux pour \$9.

Un beau service à déjeuner — 44 morceaux pour \$2.75.

Nouveaux de chambre — rien de plus chic — de \$2.10, \$2.20 et \$2.25,

CENTRAL CHINA HALL
L. Deneau
2023, RUE NOTRE-DAME

Paine's Celery Compound

Personnes Nerveuses, Débiles et Agées.

GUÉRIT la prostration nerveuse, le mal de tête nerveux, la névralgie, les maladies nerveuses, d'estomac et de foie, et toutes les affections des reins.

TONIQUE POUR LES NERFS.

GEORGE W. BOUTON, STAMFORD, CONN., dit: "Depuis deux ans, je souffrais d'une débilité nerveuse et je remercie Dieu et l'inventeur du grand PAINÉ'S CELERY COMPOUND qui m'a guéri. C'est un remède d'une grande valeur. Puisse-t-il exister toujours. Chacun peut m'écrire pour des renseignements."

UN ALTERATIF.

ALONZO ABBOTT, WINDSOR, VT., dit: "Je crois que PAINÉ'S CELERY COMPOUND m'a sauvé la vie. Je souffrais d'une humeur interne. Avant de prendre ce remède, j'étais couvert d'une éruption de la tête aux pieds. Elle disparait rapidement et je suis cinq cents fois mieux qu'auparavant."

UN LAXATIF.

A. C. BEAN, WHITE RIVER JUNCTION, VT., dit: "Depuis dix ans, je souffrais beaucoup de maladies des reins et du foie, accompagnées de dyspepsie et de constipation. Avant de commencer à prendre du CELERY COMPOUND, tout me troublait. Maintenant rien ne me trouble."

UN DIURÉTIQUE.

GEORGE ABBOTT, SIOUX CITY, IOWA., dit: "Je me suis servi du PAINÉ'S CELERY COMPOUND et il m'a fait plus de bien pour les reins et le dos, que toutes les autres médecines que j'ai jamais prises." Des centaines de témoignages ont été reçus de personnes qui se sont servies de ce remède avec des effets remarquables. Ecrivez pour circulaires.

Prix \$1.00. Vendu par les pharmaciens.

WELLS, RICHARDSON & Co., Prop.
MONTREAL, QUEBEC.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 398.—TRIANGLE

Mon Premier, en Turquie, est titre honorifique ;
Deux résonne à l'église en un suave chant ;
Trois, mot prépositif, très fréquemment s'applique ;
Quatre, est tête d'un arbre à l'emblème touchant.

No 399.—ENIGME

De l'esprit et du corps j'entretiens l'emboupoint,
J'étaie sur le teint et les lys et les roses ;
Et celui qui ne m'a point de choses.
N'est pas riche quand même il aurait tout.

No 400.—CHARADE

Ne touchez pas sur mon Premier
Bien plus susceptible que tendre :
Joignez toujours à mon Dernier
La bonne humeur qui mieux le fait apprécier.
Au grand, dans mainte cour, se donne mon
Pour l'honneur ou pour le prendre. | Entier

No 401.—DEVINETTE

J'habite dans une maison de pierre ; j'y
reste caché et je dors ; mais je parais, je m'e-
lance provoqué par une arme de fer. D'abord,
je suis presque invisible, faible et petit ; ton
haleine peut me dompter ; une goutte de pluie
suffit à m'absorber ; mais, dans la victoire, il
me pousse des ailes. Si ma puissante sœur
s'allie à moi, je crois, je deviens le domina-
teur redoutable du monde.

SOLUTIONS :

- No 394.—Le mot est : Mate-lot.
- No 395.—Le mot est : Hache.
- No 396.—Le mot est : Timbre-poste.
- No 397.—A trop cité—Atrocité.

ONT DEVINE :

Mlle N. Huot, Sorel ; Charles Beauchemin,
Lachine ; Alice, Saint-Hyacinthe ; E. H. I.
Auger, Mlle Ernestine Beaudry, Joseph La-
montagne, Québec ; Mlle Sara Bonin, Mlle
Eva Blouin, Eugène Dufresne, Montréal ; H.
Viger, Beauharnois ; Sphinx, Valleyfield.

Abonnez-vous au MONDE
ILLUSTRE, le plus complet et le
meilleur marché des journaux lit-
téraires du Canada.

Certificat quant à l'efficacité de
l'Eau de St-Léon

La lettre suivante s'explique par elle-même.
Chers Messieurs,
Depuis trois ans j'ai souffert de la terrible
maladie appelée la dyspepsie, et j'en ai telle-
ment souffert qu'il m'était presque impossible
de prendre la nourriture et surtout de la viande.
Ayant entendu parler des différentes guérisons
causées par l'Eau de St-Léon, j'ai commencé à
en faire usage régulièrement en en prenant
deux ou trois verres par jour après les repas, et
maintenant je mange ce qui me plat et jouis
d'une parfaite santé que j'attribue à l'Eau de
St-Léon qui est la plus merveilleuse de toutes
les eaux minérales, je conseille à tous ceux qui
souffrent d'aucune maladie de se servir de
l'Eau St-Léon et je suis certain qu'ils seront
guéris.

LOUIS LAROSE

Maitre masson, 32 rue Artillery, Québec.

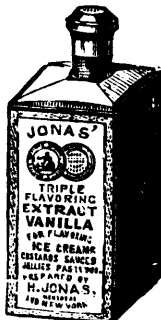
LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

Etable en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-
noncer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :

- Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bou-
teilles de toutes grandeurs.
- Moutarde Française, Gly-
cerine, Colloforte.
- Huile d'Olive en 1/4 pintes,
pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRÉSOLLES—10

(BÂTISSÉS DES SŒURS) MONTREAL

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2
cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino,
25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame

P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 18 JUILLET PROCHAIN

COUT DU BILLET :

- PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
- DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,

Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES

MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.
Rowell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising
contracts may be made for the NEW YORK.

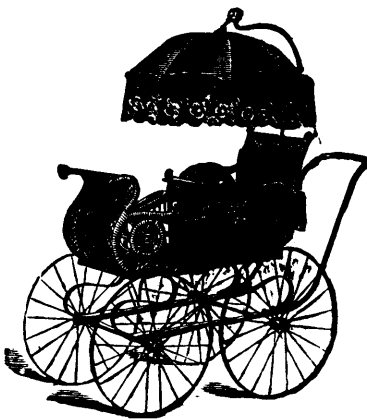
JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

Une Nourriture Concentrée

Est donnée par

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Voitures d'Enfants!!



Le plus grand choix de voitures d'enfants

DEPUIS \$10 JUSQU'A \$50

CHEZ

Wm. KING & Cie.

652—RUE CRAIG—652

A LA PHARMACIE DU PEUPLE

On trouvera toujours à cette maison, outre
les remèdes patentés de France, d'Angleterre,
des Etats-Unis et du Canada, toutes les sortes
d'herbages tels que Racines, Feuilles, Ecores,
Fleurs, Bourgeons, Duvets, etc., etc.
Aussi une grande variété de graines pour
oiseaux, nids et bains.
Une visite est sollicitée.

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montreal

CASTOR FLUID

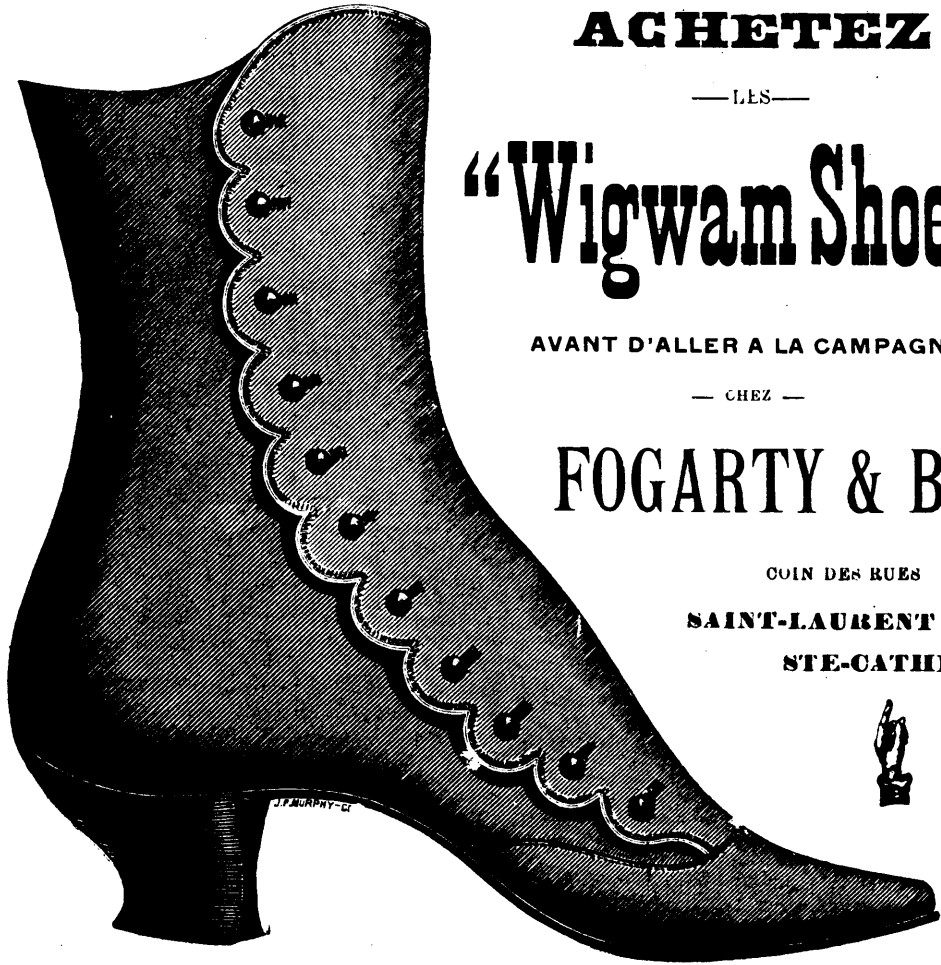
On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraichissante.
Elle entretient le scalpe en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent

Les Chaussures en Kid à \$1.00



ACHETEZ

—LES—

"Wigwam Shoes"

AVANT D'ALLER A LA CAMPAGNE

— CHEZ —

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHERINE

Les Chaussures en Kid à \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 30 juin 1888

L'EXPIATION

DEUXIÈME PARTIE

I. — DEUX PETITES TÊTES BRUNES

Le quaker prit les deux enfants par la main, les conduisit jusqu'à la chaise de poste, les y assit auprès de lui et donna l'ordre au cocher de poursuivre sa route.

— J'allais me tuer, se dit-il, je sais maintenant pourquoi je dois vivre.

En souvenir du moment où il avait recueilli les enfants et qui coïncidait, comme on se le rappelle, avec sa lecture de *Tite-Live*, il donna à la petite fille le nom de *Virginie*. Et se rappelant tout à coup qu'un Anglais ou Américain, d'origine anglaise, ne laisse passer aucun événement sans y appliquer un vers de *Shakespeare*, il récita la tirade de *Hamlet* :

« Il y a plus de choses dans les cieux et sur la terre, Horace, que l'on n'en rêve dans votre philosophie. » Et il appela le petit garçon *Horace*.

Maintenant qu'il avait charge de famille, ses plans se trouvaient modifiés. Il donna l'ordre à son cocher de rebrousser chemin.

Il avait ainsi retrouvé son yacht et était parti pour Londres, où il avait fixé sa résidence. Depuis ce jour, le propriétaire de l'immense domaine d'*Erié-City* était devenu, pour les enfants qu'il avait recueillis près de la *Bidassoa*, le plus dévoué des pères. Lorsque *Horace* eut onze ans, et *Virginie* un peu plus de huit, il leur raconta comment ils étaient devenus ses enfants adoptifs et leur dit qu'ils devaient garder les prénoms qu'il leur avait donnés en y ajoutant son nom de famille.

— C'est, ajouta-t-il, le seul moyen que j'ai de vous faire retrouver un jour vos parents, s'ils vivent encore.

Horace et sa sœur grandirent sous cette tutelle bienfaisante. Ils reçurent une brillante éducation et voyagèrent partout avec *sir Richard*, en Europe et en Amérique. Un jour la vocation du jeune homme se révéla. Il était artiste et, de l'aveu de ses maîtres, il avait le droit de dire à son tour moi aussi je suis peintre. Il fit des progrès rapides dans l'atelier du grand peintre anglais *Landseer*. Lorsqu'il fut en pleine possession de son talent, *sir Richard* lui dit :

— Tu es Espagnol. Ta patrie a le droit de réclamer un fils qui doit ajouter un fleuron à sa couronne.

Depuis deux ans *Horace Stone* était établi à *Madrid* où on ne le connaissait que sous le nom : *Le Merveilleux*; mais ce nom flamboyait au zénith de l'art castillan.

Horace venait d'atteindre sa majorité. *Sir Richard* lui avait fait une pension annuelle de cinquante mille francs, il avait confié *Virginie*, encore

mineure, à la sollicitude de son jeune frère, et repris lui-même son indépendance.

— J'ai besoin de voyager, avait dit le quaker.

Mais son attachement à ses enfants adoptifs ne l'éloignait guère d'eux. A peine avait-il quitté *Madrid* qu'il revenait frapper à la porte de l'atelier de son cher *Murillo*.

II. — LE PORTRAIT.

Horace se disposait à reprendre son travail, lorsqu'une voix bruyante retentit à ses oreilles : — Bravo, mon cher !

Le peintre jeta ses pinceaux et courut à la rencontre du visiteur.

— Avant tout, dit en entrant un jeune homme, dont la mise élégante et le maintien souriant dénotaient un fils de famille riche, je demande, et, au besoin, j'exige que tu ne t'occupe pas de moi. Tu vas te remettre à ta besogne comme un esclave à sa meule. Ah ! tu veux être illustre, tu veux que tout *Madrid*, hommes et femmes, femmes

— Et que fais-tu pendant ce temps ?

— Fumer, me chauffer au *brasero* en hiver, au soleil en été, lire quelques documents et beaucoup de journaux et de romans, et attendre la fin du mois pour toucher mes deux mille francs que le gouvernement me compte tous les ans.

— Il a de la bonhomie, ton gouvernement. Mais parlons d'autre chose.

— D'Anita n'est-il pas vrai ?

— L'as-tu vue ?

— Cette nuit au théâtre. Tu n'y étais pas, et ton absence a été remarquée. Elle m'a demandé de tes nouvelles.

Un rayon de joie brilla dans les yeux de l'artiste.

— Anita est une charmeresse, reprit *Juan-Antonio*, une charmeresse et une étourdie. Elle dit tout haut ce qu'elle pense. Et pourquoi ne le dirait-elle pas ? Elle est fille unique d'un baron, vingt fois plus millionnaire que mon père *Pablo*, et tout le monde est à genoux devant elle comme devant un petit tyran. Don *Alexandre*, plus que personne, se laisse dominer par elle ; mais que vois-je ?

Du bout de sa canne il désigna les deux petites têtes brunes en marge du tableau.

— Tu connais l'original ? demanda *Horace* en riant.

— Anita... Elle est donc venue ici ?

— Oh ! non.

— Tant mieux, car cela deviendrait grave.

— Je l'ai peinte de mémoire.

— Dis plutôt de cœur. Eh ! enfant, je te félicite. Don *Alexandre* a dit-on l'intention de mettre deux cent mille duros dans la corbeille de noces de sa fille et deux cent mille duros valent, comme on dit à Paris, au moins un million en monnaie de France.

— J'aime Anita pour elle-même, non pour sa fortune.

— Je sais, la fortune ne fait pas le bonheur. Vieux refrain. A propos je t'apporte une bonne nouvelle.

— Laquelle ?

— Anita fait faire son portrait.

— Par *Madrado* ?

Elle n'a pas encore désigné son peintre, mais je tiens 85 francs contre un centime et demi, que ce sera toi.

— Moi ?

— Ne va pas t'évanouir, pauvre, c'est au contraire le moment de t'armer de courage, puisque tu vas te trouver face à face avec le père ; car elle ne manquera pas d'envoyer don *Alexandre* ici.

— Tu rêves.

— Tu ne sais donc pas que ce que femme veut... se fait

toujours. Si Anita est éprise de toi, elle ne reculera devant rien pour obtenir le consentement de son père à son mariage avec toi. Je la connais mieux que personne. N'ai-je pas été élevé avec elle ? Mais je ne suis pas au bout de mes révélations. Ta sœur ne vient donc jamais à ton atelier ?

— Rarement. Elle sort peu et donne tout son temps à la musique.

— Pourquoi ne la mènes-tu pas dans le monde ?

— *Virginie* est très anglaise. Elle aime la solitude.

— Si tu savais toutes les questions que m'a faites Anita ?

— Ah ?

— Elle est la plus curieuse des filles d'*Eve*.

— Et tu encourages ce défaut ?

— En lui parlant le plus possible de toi.

A ce moment, un domestique entra et présenta



Il levait jusqu'à ses yeux un petit paysage qui semblait trembler dans ses mains.—(Voir page 12, col. 1).

surtout, passent des nuits blanches à rêver de ta gloire et de toi ; retourne à ton supplice et expie ta renommée par ton labeur, forçat du talent, pendant que moi, *Juan-Antonio Garcia*, je te contemple et t'admire, les mains dans les poches.

En achevant cette tirade, l'orateur s'était étendu sur un divan et avait allumé une cigarette.

— Tu réclames le privilège de tous les fainéants, dit l'artiste avec un sourire.

— Et je le suis aujourd'hui plus que jamais, mon cher.

— Tu ne vas donc pas à ton ministère ?

— Si fait, mais il est trop tôt.

— Il vient de sonner midi.

— Je n'y mets jamais les pieds avant deux heures.

— Et tu en sors à quatre ?

— Généralement à trois et demie.

sur un plateau une carte de visite armoriée. Juan Antonio lut familièrement par-dessus son épaule :

—Le duc de Balboa!... Ne te l'avais-je pas dit?

—Faites entrer, dit le peintre.

—Un moment... interjeta Juan. Il est inutile qu'il me voie ici. Je me blottis dans ce cabinet.

Il souleva une portière derrière laquelle il disparut. Un instant après, le domestique introduisit le visiteur. Alexandre de Balboa avait plus de soixante-cinq ans, mais il était encore dans toute la vigueur de l'âge, et le temps avait à peine grisonné ses cheveux et ridé ses traits. Il salua l'artiste avec courtoisie :

—Je viens, dit-il, vous dérober quelques instants si précieux.

Horace s'inclina.

—Vous répondez, au contraire, monsieur le duc, repartit-il, à un de mes plus grands désirs. Il y a longtemps que je souhaitais avoir l'honneur de vous être présenté.

—L'honneur est tout pour moi, monsieur, répondit don Alexandre. Vous voyez devant vous un père qui n'a pu résister à sa fille... c'est-à-dire, ajouta-t-il en souriant, au tyran que Dieu m'a envoyé sans doute pour me punir de mes péchés, Anita veut son portrait et son portrait en pied, en d'autres termes, une œuvre qui eût certainement épuisé la patience de Job, s'il avait été peintre. Mais Anita comme Alexandre le Grand, ne veut pour peintre qu'Apelles. Et il paraît, ou plutôt il est hors de doute, monsieur, qu'aujourd'hui Apelles c'est vous.

Horace ne put réprimer un mouvement de satisfaction. Le duc s'en aperçut et, croyant à un sentiment de vanité, excusable, après tout, de la part d'un artiste en renom :

—Je sais, reprit-il, qu'un maître dont la réputation et la gloire s'affirment par des chefs-d'œuvre admirés de toute l'Espagne, a bien autre chose à faire que de sacrifier une partie de son temps aux caprices d'une petite fille de dix-sept ans qui, pour être jolie, n'en est pas moins impérieuse. Si elle mène son père comme un mouton en carton qu'un bébé traîne avec une faveur, tout le monde n'est pas tenu de subir ce rôle.

—Je ferai le portrait que vous voulez bien me demander, monsieur le duc, répondit le jeune homme, et je ne crains qu'une chose, c'est que l'artiste et l'œuvre ne soient pas dignes du modèle.

—Vous êtes trop modeste, monsieur; mais votre observation me prouve que vous n'acceptez que pour nous obliger... Je sais que vous êtes très occupé.

—J'achève le tableau que voilà pour l'Exposition de Paris.

Le duc jeta ses yeux sur la toile et eut un geste d'étonnement.

Singulière coïncidence, dit-il, ces deux esquisses ressemblent beaucoup à ma fille. Avez-vous vu Anita?

Une vive rougeur monta au front du peintre.

—Je n'ai pas eu cet honneur... je crois, fit-il avec embarras.

—Dans ce cas, votre imagination vous sert admirablement, et vous n'avez pas à craindre de ne pas réussir le portrait.

Le duc, en achevant ces paroles, feuilletait un carton ouvert devant lui.

—Je suis indiscret, dit-il; mais je ne puis résister à la curiosité, quand j'ai l'occasion de voir des trésors.

—Permettez-moi de vous offrir une de ces esquisses.

—Ce serait vous dépouiller.

Alexandre de Balboa s'arrêta brusquement. Il levait jusqu'à ses yeux un petit paysage qui semblait trembler dans ses mains.

—Encore une création? demanda-t-il.

—Non, une copie, d'après nature.

Le duc recula d'un pas.

—Et où donc avez-vous vu cette superbe habitation perdue au fond de ce parc, qui rappelle le jardin d'Armide?

—Loin d'ici, en Amérique, près du lac Erié.

—Vous avez voyagé beaucoup?

—Beaucoup, en effet.

—Pourtant, vous paraissez bien jeune.

—J'ai vu à peu près tous les points du monde.

—Pardonnez-moi. J'oubliais que vous êtes artiste, et qu'un peintre, lorsqu'il le peut, ne se contente pas de voir Séville et Rome.

Le duc continua très attentivement à feuilletter le carton où il avait replacé l'esquisse.

Tout à coup il pâlit :

—Voici une composition dramatique, fit-il en réprimant aussitôt son émotion, cette femme noyée flottant sur cet étang...

—C'est une étude que m'a demandée mon père, dit Horace, une étude d'après un récit qu'il m'a fait.

—Votre père?

—Je veux dire mon père adoptif, car je suis orphelin.

—Est-il peintre comme vous?

—Non, mais il est dilettante et emploie une grande partie de sa fortune à favoriser les arts. C'est un homme généreux à qui je dois tout ce que je sais et je donnerais ma vie pour lui.

—Vous semblez lui être très attaché.

—Autant que je le serais à mon propre père.

—Vous n'avez pas connu vos parents?

—J'ai gardé d'eux un très vague souvenir. Je les ai perdus quand j'étais tout enfant.

—Sont-ils morts?

—Je ne puis l'affirmer.

—Et votre bienfaiteur, quel est son nom?

—Sir Richard Stone.

Le duc eut un soubresaut qui échappa à l'attention du jeune homme perdu dans ses pensées.

L'entretien se poursuivit pendant quelque temps, mais le visiteur semblait maintenant pressé d'y mettre fin.

—J'abuse vraiment de votre bonté, monsieur, dit-il.

Il lui tendit la main en signe d'adieu.

—Je serais heureux de vous revoir, monsieur le duc, fit l'artiste sans dissimuler son contentement.

—Quand pourrions-nous obtenir une première séance?

—Le jour qui vous conviendra le mieux. Je suis à vos ordres.

—Vous mettez le comble à l'amabilité. Je vais rendre compte de ma visite à ma fille et je vous écrirai.

A peine le duc fut-il parti que Juan Antonio, passant la tête par la portière, s'écria :

—Si tu n'es pas le mortel le plus choyé sur terre par la fantasque déesse que les anciens appelaient Fortuna, je veux vivre de pain et d'eau pendant huit jours.

—En attendant, repartit Horace en riant, je t'emmène au restaurant Armino. Je veux marquer cette journée d'une pierre blanche, comme faisaient les anciens.

Ils sortirent bras dessus bras dessous.

III.—UNE RENCONTRE

Le train de Barcelone à Saragosse était sur le point de partir. Les bureaux où se donnaient les billets fermaient leurs guichets; les bagages achevaient de se charger à la hâte; on n'attendait pour donner le coup de cloche, que l'arrivée de l'express. Le machiniste avait les yeux fixés sur le chef de gare pour laisser siffler la vapeur. Les retardataires arrivaient haletants.

Dans un compartiment de première classe était installé seul, déjà enfoui dans un coin, un vieillard aux longs cheveux blancs. Un bonnet de velours noir, assujéti par des mentonnières, s'abaissait sur ses yeux et empêchait de voir les traits de son visage. Il portait une redingote sans collet, étroitement serrée et moulant le buste. Un pantalon noir complétait son costume.

Il s'était enveloppé dans sa couverture de voyage et tenait la main appuyée sur une cassette en fer; un de ses doigts, passé sous la poignée, montrait une bague ornée d'un gros brillant. L'autre main reposait sur un volume ouvert en toile rouge placé sur le coussin à côté de lui. Dans le filet, au-dessus de sa tête, était une valise en cuir.

Un coup de sifflet retentit et le train s'ébranla.

Au même moment, la portière du compartiment s'ouvrit et livra passage à un voyageur qui se jeta d'un bond dans la voiture en disant :

—Pardon, monsieur.

Le vieillard, qui s'était arrangé pour dormir,

se redressa, salua sans parler et ouvrit son livre. Involontairement son regard s'arrêta sur celui que le hasard venait de lui envoyer comme compagnon de route.

Un examen superficiel lui apprit tout d'abord qu'il avait affaire à un officier français. La croix de la Légion d'honneur attachée sur l'uniforme, le képi galonné d'or, le grand paletot de fourrures, la physionomie martiale, la moustache en brosse, l'attitude raide, l'allure du commandement confirmaient cette supposition. L'âge était plus difficile à préciser, mais il était douteux que l'inconnu eût atteint la cinquantaine. Il avait, lui aussi une valise qu'il s'empressa d'ouvrir, et d'où il tira un volume exactement semblable à celui que lisait le vieillard.

Les deux voyageurs s'étaient observés dans leur lecture, qui paraissait avoir pour l'un et l'autre un intérêt particulier.

Le silence régna dans le compartiment jusqu'au premier arrêt à Sardeuola. Le personnage décoré se leva, passa la tête par la portière et fit un mouvement d'impatience. Ensuite il s'assit, prit dans sa poche de côté un étui en cuir de Russie et offrit cordialement un cigare à son compagnon.

—Merci, je ne fume pas.

Le vieillard, en prononçant ces paroles, avait soulevé son bonnet de velours. Ses traits fortement hâlés avaient une expression de froide sévérité où se révélait une grande tristesse.

—Le tabac vous incommode peut-être, demanda l'officier, qui semblait désireux d'engager la conversation.

—Point du tout, ne vous gênez pas pour moi, je vous prie.

—Vous parlez la langue de Cervantes avec toute la pureté d'accent d'un bidalgo.

—J'ai longtemps habité l'Espagne; mais votre accent est aussi correct au moins que le mien et cependant cette décoration...

—Est française, en effet, pourtant je suis Espagnol. J'ai servi douze ans en France et il y a bientôt seize ans que je n'avais revu la péninsule.

—Vous avez dû trouver le pays bien change?

—Hélas! il a subi tant de révolutions.

—Etiez-vous depuis longtemps à Barcelone?

—J'y ai passé huit jours et j'ai été surpris des progrès qui s'y sont accomplis.

—Les Catalans sont industriels et actifs.

—Tous les Espagnols devraient leur ressembler.

La conversation se mourait. Le vieillard reprit son volume; l'officier fit de même.

Il y eut une longue pause jusqu'à la station de Tarrasa. Le vieillard marqua d'une oreille la page de son livre, le déposa sur le coussin et descendit de voiture.

Une secousse imprimée au train pour y attacher un wagon supplémentaire fit tomber le volume, qui resta ouvert à l'endroit corné. L'officier le ramassa, y jeta machinalement les yeux et lut rapidement une liste alphabétique des grands dignitaires de la cour d'Espagne. Un des noms était souligné d'un coup d'ongle.

—Le duc de Balboa! dit-il avec un geste de surprise.

Il ferma le livre et le remit sur le coussin.

Un instant après le vieillard remonta dans sa voiture. Le train repartit.

—Je vois, dit l'officier, que vous avez pris la même précaution que moi en vous munissant d'un guide.

—Précaution indispensable, répondit le vieillard, lorsqu'on voyage dans un pays où la forme du gouvernement, le chef de l'État et les ministères sont si peu stables qu'ils ne durent souvent, comme les roses de Malherbe, pas plus que l'espace d'un matin.

—Vous avez raison, surtout en ce qui concerne les hauts dignitaires. J'ai fait la même réflexion que vous lorsque j'ai acheté en arrivant à Barcelone cet exemplaire du même guide, et je ne me repens pas de mon acquisition. Je retrouve ici à peine quelques noms qui m'étaient connus autrefois : le comte de Santomayer, le marquis de Bedmar, le marquis de Barzananalla, le duc de Balboa...

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 30 juin 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

XXXI

TOUT ce que vous voulez, chère enfant, je le veux. Vous le savez bien, répondit la marquise en souriant.

Vous êtes si bonne pour moi, murmura la jeune fille avec effusion.

—Est-ce donc être bon que de vous aimer ? je ne le crois guère, petite sœur, la bonté serait trop facile !

Les rameurs avaient entendu les premières répliques du dialogue précédent ; ils dirigèrent la chaloupe vers le bateau plat, et firent halte lorsqu'une distance très-courte sépara seule les deux embarcations. Les deux hommes qui maniaient l'épervier ôtèrent leurs bonnets de laine et saluèrent avec une rustique politesse. Le personnage au chapeau de paille et à la longue barbe ne fit pas un mouvement. On aurait pu le croire endormi, sans ses yeux largement ouverts et brillants comme ceux d'un basilic.

—Eh ! bien, mes amis, demanda Pauline, êtes-vous contents de votre pêche ?

—Comme ci, comme ça... répondit l'un des pêcheurs, ce n'est pas que le poisson manque, mais il se méfie... rapport à ce que l'eau est trop claire, voyez-vous ! Enfin, dans ce moment ici, on a beau travailler du matin jusqu'au soir, on a bien de la peine à gagner sa pauvre vie, madame la marquise... Ah ! dame ! oui.

—Vous me connaissez ? fit Pauline avec un peu d'étonnement.

—C'est sûr et certain que je vous connais ! Vous êtes la bonne dame du château, vous êtes la providence du pays, comme on vous appelle chez les pauvres gens. Tels que vous nous voyez, madame la marquise, nous sommes de Port-Marly, mon frère et moi, et à Port-Marly chacun vous aime et vous vénère.

—Avez-vous une nombreuse famille ? reprit la jeune femme.

—Ah ! grâce à Dieu, non ! nous ne sommes pas mariés... C'est déjà bien assez difficile de se nourrir soi-même, comment donc que nous nourririons des enfants !...

—Apportez au château votre pêche d'aujourd'hui, et dites de ma part au cuisinier de vous la payer le double de sa valeur.

—Nous n'y manquerons pas, madame la marquise, et grand merci de votre générosité.

Mathilde trouva quelque plaisir pendant un instant à voir les goujons argentés et les perches aux nageoires épineuses tomber des mailles du filet et se débattre au fond du bateau, puis elle se prit à plaindre ces pauvres poissons dont le seul avenir désormais était la poêle à frire, et elle témoigna le désir de continuer la promenade. Les rameurs appuyèrent aussitôt sur les avirons, et la chaloupe glissa rapidement sur les eaux calmes dans la direction de Saint Germain. Lorsqu'elle se trouva hors de la portée de la voix, l'homme à la longue barbe changea d'attitude et dit à l'un de ses compagnons :

—Mes compliments, compère Liseron ! tu as joué ton rôle à merveille !... aucun paysan de ces contrées n'aurait parlé plus naïvement ! Je t'admire parole d'honneur !

—Vous me flattez beaucoup, capitaine ! répondit le lieutenant avec une aimable modestie, je suis loin de mériter vos éloges, et cependant il est bien certain que dans mon jeune âge j'étais envie de me faire comédien.

—Tu aurais dû suivre cette vocation !... s'écria Lascars en riant, le Théâtre-Français se serait empressé de mettre à profit tes mérites !

Après un silence d'une ou deux minutes, Liseron reprit :

—Sans doute, capitaine, la demoiselle habillée de rose qui se trouvait avec madame d'Hérouville est la sœur de M. le marquis ?

—Oui, camarade... sa propre sœur.

—Elle est terriblement jolie, savez-vous, cette jeunesse.

—Ah ! tu trouves ?

—Je n'ai jamais rien vu de si beau ! Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis ?...

—Je suis homme de trop bon goût pour ne point trouver charmante mademoiselle d'Hérouville, mais mon enthousiasme a des bornes.

—Alors, ce n'est pas comme le mien... Je reste encore tout ébloui... Il me semble que je viens de regarder le soleil ! J'imagine que cette demoiselle est très-riche.

—Principalement riche, camarade.

—Cornes du diable !... le seigneur qui l'épousera ne fera point un vilain rêve, si chacun était le maître d'arranger sa destinée à sa guise, je n'en demanderais pas d'autre que celle-là, pour me trouver parfaitement heureux.

Ces paroles de Liseron produisirent sur Lascars un effet très-grand et très-imprévu, car, après les avoir entendues, il s'absorba dans une méditation si profonde que le lieutenant fut obligé de répéter à plusieurs reprises cette question :

—Capitaine, y a-t-il des ordres nouveaux ?

Enfin le baron tressaillit, comme un homme qu'on éveille brusquement, et il répondit :

—Retournons au Moulin-Rouge.

Les deux pirates de la Seine cessèrent aussitôt de jeter l'épervier, et, appuyant sur les avirons avec un ensemble parfait, ils dirigèrent le bateau plat vers le repaire des bandits. Lascars passa la soirée entière enfermé dans sa chambre. Il échafaudait laborieusement un grand projet, il examinait ce projet sous toutes ses faces et il en étudiait les diverses chances, heureuses ou défavorables. Au bout de quelques heures d'un travail acharné pareil à celui d'un écrivain qui s'efforce d'équilibrer de façon logique les situations et les incidents d'un scénario de drame, le baron parut avoir atteint le but qu'il se proposait.

Après tout, murmura-t-il presque à voix haute, la fortune aime les audacieux ! Jusqu'à ce jour, tout m'a réussi. Pourquoi mon étoile se voilerait-elle ?... La partie est dangereuse sans doute, mais l'enjeu mérite qu'on risque beaucoup ! J'ai confiance, et dès demain, je tenterai cette aventure qui sera la dernière. Comment diable se fait-il que jamais, jusqu'à ce jour, une idée si grandiose ne se soit présentée à mon esprit ? Parole d'honneur, je n'y comprends rien !...

Le lendemain, vers les deux heures, Tancrede, Pauline et Mathilde sortirent en voiture pour aller faire une promenade dans la forêt de Saint-Germain. Le carrosse qui les emportait venait à peine de franchir quelques centaines de pas au grand trot de ses vigoureux chevaux normands, lorsqu'un colporteur ayant sa balle sur les épaules se présenta au château et sollicita une entrevue avec la première fille de chambre de madame la marquise. Gertrude ne fit aucune difficulté d'accorder cette entrevue. Elle conduisit dans sa propre chambre le colporteur, qui n'avait point mauvaise mine, et son entretien avec lui dura plus d'une heure.

XXXII

—Qu'est-ce que ce porte-balle avait donc à vous dire de si intéressant ?... demanda en riant un des valets de chambre à la camériste, lorsque cette dernière fit son apparition à l'office, après avoir congédié le colporteur.

—Il venait solliciter ma protection auprès de madame la marquise... répondit Gertrude d'un air plein de morgue et d'importance.

—Et sans doute, reprit le valet de chambre, vous avez daigné la lui accorder ?

—De quoi vous mêlez vous, mon cher ? répliqua fort impertinemment la chambrière, j'ai accordé, ou j'ai refusé, selon mon bon plaisir... Ceci ne regarde que moi.

—C'est trop juste !... recevez mes excuses, soubrette illustrissime, et pardonnez-moi mon indiscretion.

Nos lecteurs ont deviné déjà que le prétendu porte-balle n'était autre que Roland de Lascars, en quête de renseignements utiles. Ajoutons

qu'après son départ, Gertrude avait mis en lieu sûr une bourse de longueur respectable, qui semblait agréablement garnie de pièces d'or. Gertrude, convaincue qu'elle parlait à un amoureux déguisé (sans doute l'inconnu du bal de l'Opéra), n'avait fait aucune difficulté de répondre à toutes les questions du faux colporteur, et Lascars, en quittant le château, se trouvait parfaitement au fait des moindres habitudes et du genre de vie quotidien du marquis et de la marquise à Port-Marly. Il était même instruit du prochain mariage de mademoiselle d'Hérouville et du comte Hector de Rieux, mariage retardé seulement par la maladie de M. de Reilly, l'oncle d'Hector. Enfin, le chef des pirates n'ignorait rien de tout ce qu'il avait intérêt à savoir. Le reste de la semaine s'écoula dans un calme profond pour tous les hôtes du château, et non-seulement dans le calme, mais dans la joie, car une lettre du comte de Rieux apporta l'heureuse nouvelle qu'un mieux subit et inattendu, déjouant toutes les prévisions des médecins, se manifestait dans l'état de son oncle, ce qui donnait au jeune homme l'espoir bien fondé de se retrouver prochainement auprès de Mathilde. Le dimanche au soir, une estafette du ministre de la guerre fit à cheval une entrée bruyante dans la cour d'honneur. Ce courrier de cabinet apportait une dépêche au marquis d'Hérouville. Le ministre mandait Tancrede à Paris pour une affaire urgente, et lui assignait un rendez-vous dans la matinée du lendemain. La position officielle de notre héros faisait de lui le subordonné du ministre... Il s'empressa donc de répondre, quoique fort à contre cœur, qu'il serait, à l'heure dite, aux ordres de Son Excellence, et en effet, le lundi, à huit heures du matin, il monta en carrosse et partit pour Paris, en annonçant à Pauline que selon toute probabilité son absence durerait trois jours. A peine le bruit des pavés de la route, que la marquise se souvint, avec une netteté funeste, des événements accomplis quelques mois auparavant, lorsqu'elle s'était trouvée seule pendant une journée et pendant une nuit dans ce même château, et une terreur profonde et involontaire s'empara de son esprit. Mais elle se représenta énergiquement à elle-même que cette terreur était insensée, puisque les plaines immenses de l'Océan la séparaient du baron de Lascars, le seul homme au monde qui fût son ennemi. A force de raisonnements, elle vint à bout de se persuader qu'aucun danger ne la menaçait ; peu à peu le calme rentra dans son esprit, surtout grâce à la présence et la gaieté de Mathilde, et elle réussit à surmonter ses inquiétudes, sinon à les chasser complètement. Dans l'après-midi de ce jour, elle suivait d'un pas lent l'une des longues allées droites, bordées d'ormes, de tilleuls et de marronniers, qui montaient par une pente presque insensible jusqu'au sommet des coteaux voisins. Les deux enfants et mademoiselle d'Hérouville jouaient tout près de là sur les gazons déjà verts comme l'émeraude. Ils poursuivaient les papillons naissants et cueillaient à qui mieux mieux les primevères et les marguerites à peine écloses. Pauline les regardait avec ravissement, et ses lèvres un peu pâlies ébauchaient un sourire mélancolique et doux. Un bruit de pas se fit entendre sur le sable de l'allée. La jeune femme tourna la tête et vit Gertrude qui se dirigeait rapidement de son côté avec une physionomie tout à la fois affairée et mystérieuse.

—Qu'y a-t-il, Gertrude ? demanda madame d'Hérouville, pourquoi venez-vous me chercher ici ?

La camériste promena d'abord ses regards autour d'elle, comme si elle avait eu la crainte la plus vive et la mieux fondée que ses paroles ne fussent entendues par d'autres oreilles que celles de sa maîtresse, et, après quelques secondes de ce manège, elle finit par répondre, d'une voix très-basse et d'un ton tout particulier :

—Une visite pour madame la marquise.

—Une visite !... répéta Pauline étonnée.

—Oui, madame la marquise.

—Depuis quand, mademoiselle, entre-t-il dans vos fonctions d'annoncer les visiteurs ?

—Madame la marquise, Laurent est sorti, et c'est à moi que le valet de pied Champagne a conduit ce gentilhomme.

—Vous savez bien que je ne reçois pas !...

—C'est ce que j'ai dit à ce gentilhomme... j'ai même ajouté que madame la marquise était sortie, mais par malheur, en arrivant, ce gentilhomme avait aperçu de loin madame la marquise dans le parc, et comme il insistait beaucoup pour avoir l'honneur de lui présenter ses respects, j'ai cru bien faire en l'introduisant au salon et en venant avertir madame la marquise.

—Vous avez eu tort, mademoiselle... je vous répète que je ne reçois pas... allez, et tâchez à l'avenir de respecter mieux la consigne de ma maison, sinon je me verrais contrainte de me priver de votre service.

Gertrude, en écoutant cette réprimande, avait les yeux baissés. Une lueur fauve jaillit de ses paupières. Elle pinça ses lèvres, mais elle ne répondit pas un seul mot et ne fit pas un mouvement.

—Eh bien ! mademoiselle, reprit Pauline, très-surprise de cette immobilité, qu'attendez-vous ?

—J'attends que madame la marquise veuille bien m'expliquer de façon positive ce que je dois faire... murmura la camériste,

—Ne vous l'ai-je pas dit deux fois déjà ? En l'absence de M. d'Hérouville je ne reçois personne. Congédiez le visiteur.

Gertrude leva la tête et regarda sa maîtresse bien en face.

—C'est que, madame la marquise, répliqua-t-elle ensuite en soulignant pour ainsi dire chacune de ses paroles, je crois bien que ce gentilhomme ne voudra pas s'en aller.

—Il ne vaudra pas, dites-vous !... s'écria Pauline stupéfaite.

—J'en ai peur, madame la marquise.

—Vous êtes folle, mademoiselle !... un homme bien élevé, quel qu'il soit, s'empressera d'obéir à la volonté d'une femme, dès qu'il la connaîtra... Ce visiteur est donc un manant !...

—Bien loin de là !... c'est tout ce qu'il y a de mieux... de plus poli... de plus distingué... Seulement il paraît avoir des choses de très-haute importance et très-pressées à communiquer à madame la marquise.

—Des choses d'importance à me communiquer !...

—Il me l'a du moins donné à entendre, ajoutant que c'était pour cela, et dans l'intérêt seul de madame la marquise qu'il insistait si fort.

—Cet homme avait-il l'habitude, à Paris, de venir à l'hôtel ?

—Je l'ai vu tout à l'heure pour la première fois.

—Son nom ? vous avez pensé du moins, je suppose, à lui demander son nom ?

—Certainement, madame la marquise.

—Eh bien ?

—Il a répondu qu'il n'avait pas l'honneur d'être connu de madame la marquise.

—Et vous vous êtes persuadée que je recevrais un inconnu !... interrompit Pauline, vous êtes donc en démence, mademoiselle ?

Gertrude, sans se troubler, continua :

—Mais il a ajouté qu'il se recommandait d'un de ses plus intimes amis, que madame la marquise connaît parfaitement, dit-il.

—Comment s'appelle cet ami ?

—M. le vicomte de Cavaroc.

Si Gertrude avait compté produire un grand effet en prononçant ces derniers mots, son espoir ne fut point déçu. Madame d'Hérouville chancela, comme une femme frappée en plein cœur, et ses joues devinrent aussi blanches que celles d'une statue d'albâtre.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la camériste avec un émoi menteur et un hypocrite empressement, madame la marquise pâlit ! madame la marquise se soutient à peine ! madame la marquise va se trouver mal ! Je la conjure de vouloir bien s'appuyer sur moi... je la supplie de respirer ce flacon de sels.

En même temps, Gertrude tirait de sa poche un flacon et l'approchait des narines de sa maîtresse. Instinctivement Pauline devina qu'elle se trouvait en présence d'une créature dangereuse et venimeuse comme un reptile. Elle fit un violent effort pour se soustraire au contact de cette vipère à forme humaine, et cet effort lui rendit ses sens, bien mieux que n'auraient pu le faire les sels ou les vinaigres les plus énergiques. Elle sentit la nécessité de dominer son trouble

en face d'une servante qui ne manquerait pas de le commenter avec une complaisance malfaisante ; au risque d'en mourir, elle fit refluer vers ses tempes tout le sang qui gonflait son cœur et elle dit d'une voix presque ferme :

—Ce n'est rien... c'est déjà fini... vous savez que je suis sujette à ces crises et qu'elles ne durent qu'un instant.

—Ainsi, demanda vivement Gertrude, madame la marquise se trouve mieux ?

—Je me trouve même tout à fait bien.

—Mais ce malaise ne va-t-il pas revenir ?

—Je n'ai point lieu de le craindre.

—Si madame la marquise voulait me le permettre, je la conduirais jusqu'au banc que je vois sous ces gros tilleuls ?

—C'est inutile... je me sens forte et n'ai point besoin d'aide.

—Je supplie madame la marquise de croire que je suis bien désespérée d'avoir été la cause involontaire...

—De quoi donc, mademoiselle ? interrompit Pauline.

—Mais... de cette crise inattendue.

—Rassurez-vous mademoiselle, vous n'y êtes absolument pour rien.

—Madame la marquise me comble de joie, en me donnant cette assurance !... je retourne en toute hâte au château... je vais dire à ce visiteur importun, à cet ami de M. le vicomte de Cavaroc, que madame la marquise est souffrante, qu'elle refuse décidément de le recevoir, et, ma foi, que ça lui plaise ou que ça le fâche, il faudra bien qu'il décampé !...

Déjà Gertrude pirouettait sur ses talons. Pauline l'arrêta et lui dit d'une voix sévère :

—Modérez votre zèle, mademoiselle... je verrai cet inconnu... Allez donc, et prévenez-le que, dans quelques minutes, je serai prête à l'entendre.

XXXIII

—Puisque madame la marquise a changé d'avis, je m'empresse d'obéir à ses nouveaux ordres... murmura la femme de chambre avec une expression de profond respect qui frisait de très près l'impertinence.

Ensuite elle reprit d'un pas vif le chemin du château, en ajoutant entre ses dents :

—J'étais bien sûre que ça finirait comme ça ! je l'aurais parié d'avance !... Décidément M. le vicomte de Cavaroc exerce sur madame la marquise une influence toute particulière.

En présence de Gertrude, Pauline avait fait parade d'une vaillance et d'une énergie qui lui manquaient en réalité. Aussitôt qu'elle se retrouva seule, ses forces la trahirent et, pour ne pas tomber, elle fut obligée de s'asseoir sur le banc de pierre dont nous avons entendu la soubrette lui parler un instant auparavant. Mathilde s'aperçut alors de la défaillance presque complète de sa belle-sœur. Elle courut à elle, s'assit à ses côtés, lui prit les mains et lui demanda, avec le plus affectueux et le plus tendre intérêt :

—Chère Pauline, qu'avez-vous donc ? est-ce que vous êtes souffrante ? est-ce que votre femme de chambre vient de vous apporter quelque fâcheuse nouvelle ?

Madame d'Hérouville força ses lèvres à sourire et répondit du ton le plus naturel qu'en effet elle éprouvait un peu de malaise, mais qu'il ne fallait s'en inquiéter en aucune façon, et qu'un mieux sensible se manifestait déjà.

—Cependant, ajouta-t-elle, je vais par prudence retourner au château et m'y reposer pendant une heure.

—Voulez-vous que je vous accompagne ?...

—Non, je ne veux pas, chère Mathilde, et je vous prie de rester ici avec les enfants... je ne tarderai guère à venir vous rejoindre, je vous en donne l'assurance.

—Soit ! j'agirai selon vos désirs ; mais vous me promettez, n'est-ce pas, que si vous vous trouviez plus malade, vous m'enverriez chercher à l'instant ?...

—Je m'y engage formellement...

Mathilde, rassurée par cette promesse, embrassa sa belle-sœur et rejoignit les enfants. Pauline fit appel pour la seconde fois à tout son courage, et se dirigea d'un pas lent et incertain vers

le château. Aussitôt arrivée, elle monta dans son appartement, baigna son visage d'eau glacée, mit du rouge sur ses joues pour cacher sa pâleur livide, et tout en effaçant ces traces trop visibles de la terreur et des angoisses qui la dominaient, elle se disait à elle-même :

—Est-ce que je fais un mauvais rêve ?... est-ce que les tortures que je croyais finies vont recommencer ?... quel peut être cet homme qui se sert du nom de Cavaroc comme d'un talisman fatal pour ouvrir ou plutôt forcer ma porte ? n'ai-je donc pas encore assez chèrement payé le repos ? le misérable Lascars a-t-il donné, a-t-il vendu mon secret à quelqu'un de ses compagnons d'infamie ? Mon Dieu, puisque je suis épouse et mère, et puisque l'amour de mon mari et de mes enfants me condamne à rester vivante, prenez pitié de moi !... épargnez-moi, mon Dieu !

Après ce court, mais terrible monologue, madame d'Hérouville traversa l'enfilade de pièces qui la séparaient du salon. Dans l'antichambre elle trouva Gertrude.

—J'ai prévenu ce gentilhomme que madame la marquise, quoique fort souffrante aujourd'hui, consentait à le recevoir... murmura la soubrette en faisant la révérence, il a paru bien reconnaissant.

En même temps elle ouvrait la porte et Pauline franchissait le seuil du salon... Une sorte de nuage s'étendait sur les yeux de la jeune femme, aussi, pendant la première seconde, elle ne put qu'entrevoir d'une façon vague un gentilhomme richement vêtu qui s'avançait vers elle avec empressement, et qui la saluait jusqu'à terre. Le visiteur resta dans cette posture à demi courbée plus longtemps que ne le demandait un simple salut, et, avant de se redresser, il dit très vite et d'un ton très bas :

—Observez-vous, je vous le conseille, madame la marquise, et si vous éprouvez quelque surprise, n'en témoignez rien, du moins en paroles, car je crois pouvoir vous donner la certitude que des oreilles indiscrettes écoutent à la porte. En disant ce qui précède, le gentilhomme se relevait, et Pauline restait muette, pétrifiée, anéantie, car le nuage venait de se dissiper, et après avoir reconnu la voix de son interlocuteur, elle reconnaissait son visage... Lascars, Lascars lui-même, qu'elle avait tout lieu de croire à l'autre bout du monde, se tenait debout en face d'elle. Le mépris et l'indignation ranimèrent la jeune femme, comme aurait pu le faire la commotion électrique d'une pile de Volta.

—Vous ! balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte, avec un geste d'horreur et de dégoût, vous ici !...

—Moi-même ! répondit le baron en saluant de nouveau, eh ! mon Dieu, madame la marquise, je ne me fais aucune illusion ! je sais à merveille que je ne suis point le bienvenu dans votre logis, aussi je réclame un peu d'indulgence pour mon audace... que voulez-vous, l'homme est égoïste ! la devise du genre humain, dans ce bas-monde, est celle-ci : chacun pour soi ! Or, en ce moment, mes plus chers intérêts sont en jeu, et mon avenir entier dépendra de l'entretien que nous allons avoir ensemble...

—Ainsi donc, reprit Pauline, une fois de plus vous avez abusé de ma confiance ! une fois de plus, après m'avoir indignement dépouillée, vous vous êtes fait un jeu de vos promesses et de vos serments !...

—Que voulez-vous ?... l'homme n'est pas parfait ! en promettant, je comptais tenir... j'étais de bonne foi, je l'affirme... les choses n'ont pas tourné comme je le croyais et comme je devais l'espérer.

—Vous alliez partir, disiez-vous, pour une terre lointaine d'où vous ne reviendrez jamais !

—Je me suis mis en route.

—Allons donc !

—Oui, foi de gentilhomme, je me suis mis en route, je vous le jure sur l'honneur !...

—Votre honneur ! interrompit Pauline avec dégoût, vous parlez de votre honneur !

—Pourquoi non ? chacun a le sien, il ne s'agit que de s'entendre sur le sens d'un mot assez mal défini, ce me semble, et qu'on est libre d'interpréter à sa guise. Bref, je suis allé jusqu'au Havre, preuve irrécusable que je suis parti.

—Qui vous empêchait de continuer ?

A suivre